

Lothar, Rudolph
Arlequin-roi

RODOLPHE LOTHAR

Arlequin-Roi

DRAME EN QUATRE ACTES, EN PROSE

ADAPTATION FRANÇAISE DE

ROBERT DE MACHIELS

Préface de M. JEAN JULLIEN



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

—

1903

Arlequin-Roi

Représenté pour la première fois sur le Théâtre National de l'Odéon

LE 1er OCTOBRE 1902.

IMPRIMERIE DE SAINT-DENIS. — H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS. — 14.492

RODOLPHE LOTHAR

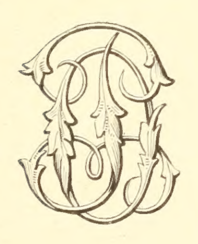
Arlequin-Roi

DRAME EN QUATRE ACTES, EN PROSE

Adaptation française de :

ROBERT DE MACHIELS

PRÉFACE DE M. JEAN JULLIEN



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1903



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande

NUMÉROTÉS

A PAUL GINISTY

En témoignage
de sincère amitié et de vive reconnaissance.

RODOLPHE LOTHAR.
ROBERT DE MACHIELS.

PRÉFACE

Voici une pièce, qui suscita en Autriche, en Italie, en Allemagne, les polémiques les plus vives. Une pièce littéraire, tour à tour interdite et autorisée ; que la censure exécute à Vienne, en pleine répétition générale ; à Turin, à la soixante-dixième représentation ; et qui, plus tard, jouée triomphalement dans ces deux pays, remporte le grand prix Bauernfeld ! Une pièce satirique, qui, bannie des théâtres impériaux et royaux, — son titre : *Arlequin-Roi*, dit assez pourquoi, — est néanmoins représentée avec succès sur presque toutes les principales scènes d'Europe et compte aujourd'hui plus de onze cents représentations. Une pièce si originale de fond et de forme, qu'elle est déclarée injouable par certains et que, cependant, les plus grands acteurs, tels que : Kramer, à Vienne, Achille Vitti, Ettore Berti, en Italie, Vojan, à Prague, de Wahl, à Stockolm, etc., etc.,

tiennent à honneur d'en incarner le héros. Une pièce traduite en : italien, anglais, espagnol, hongrois, croate, polonais, suédois, danois, etc., et qui, publiée en librairie, en est à la septième édition italienne, et à la troisième allemande.

A la rigueur, je pourrais m'en tenir à cette énumération, s'il ne s'agissait que de montrer au public français, — si mal renseigné sur ce qui se passe à l'étranger, — l'intérêt de premier ordre qui s'attache à la production, à Paris, d'une œuvre autour de laquelle se livre, en Europe, de si ardentes batailles. Mais, en présentant son ouvrage au lecteur, je demande à M. Rodolphe Lothar la permission de dire quelques mots de l'auteur.

S'il n'est encore connu que dans le monde littéraire, Lothar est cependant le plus français et le plus parisien des Viennois. Il est, en tout cas, indiscutablement celui qui possède le mieux notre littérature ; il l'étudia avec passion et en suit attentivement les moindres évolutions. Du reste, parlant notre langue comme la sienne propre et avec une rare pureté, il en saisit les nuances les plus délicates, et a pu donner des traductions très appréciées de *La Faustin*, de *Pour la Couronne*, d'*Izeïl*, etc...

Depuis quinze ans, sur les théâtres autrichiens

et allemands, l'auteur d'*Arlequin-Roi* a fait jouer nombre d'ouvrages remarqués, parmi lesquels je citerai : *Le Monarque voilé*, *La Valeur de la vie*, *La Fin de Borgia*, etc. Et il n'est pas seulement poète et auteur dramatique, c'est aussi un écrivain de théâtre et un critique. Il a publié une histoire du *Burg theater*, un volume consacré à Ibsen et à son œuvre ; il est, enfin, critique dramatique au premier journal de Vienne : la *Nouvelle Presse Libre*.

On peut juger par là, que Rodolphe Lothar n'est pas précisément un nouveau venu, qu'il n'est pas non plus un faiseur de pièces, et que, s'il s'occupe de théâtre, il y apporte au moins quelque compétence.

Quand je le rencontrai pour la première fois à Paris, il y a bien de cela une bonne dizaine d'années, il y venait pour s'y documenter sur les théâtres d'avant-garde et étudier leur fonctionnement. C'était au beau moment de la période héroïque, où tous les enthousiasmes donnaient pour la rénovation théâtrale, où l'on parlait d'art et pas encore de recettes. J'admirai dès cette époque, l'originalité de son esprit, la hardiesse de sa conception scénique ; et, bien qu'il y eût divergences dans nos visées artistiques et que nous ne

fussions pas toujours d'accord sur le moyen dramatique, je louai sans réserve sa préoccupation constante de recréer la vie sur le théâtre, la vie tout entière!

Je retrouve aujourd'hui la marque de cette préoccupation dans la préface que vient d'écrire Rodolphe Lothar pour la troisième édition allemande d'*Arlequin-Roi*. Il y conte la genèse de la pièce et nous apprend que l'idée lui en vint, un soir que, étant dans un théâtre de banlieue, à Vienne, il vit le rôle d'un diplomate interprété par un acteur de tenue plutôt négligée. « Quels coups de pied, se dit-il, recevrait dans la vie réelle un tel diplomate! » Aussitôt, son imagination agrandit le cadre, élargit l'idée et il voit un comédien amené, par un concours de circonstances dramatiques, à supplanter un roi dans l'exercice de ses fonctions! Séduit alors, par le conflit qu'il pressent entre l'apparence royale et la personnalité humaine, il conçoit d'abord une tragédie assez sombre, quelque chose de shakespearien, se passant en Écosse, et dont Marlowe aurait été le héros. Par la suite, la forme lui semblant trop sévère et le milieu trop froid, il transporte l'action en Italie, évolue vers la tragi-comédie, les acteurs de la *Comédia dell'arte*

lui servent de personnages, et, ainsi, Arlequin devient roi.

On comprend tout ce qu'un tel sujet peut fournir de développements scéniques, passant de la fantaisie à la psychologie la plus serrée, du comique satirique au dramatique le plus intense, mêlant la philosophie aux arlequinades et les larmes aux éclats de rire.

Je n'ai point à dire ici ce qu'est la pièce, de facture si neuve et si étrange, si en dehors de ce que nous avons coutume de voir sur notre scène; qu'il me suffise de rappeler ce qu'écrivait Rovetta après la première d'*Arlequin-Roi*: « Si un poète à la fantaisie luxuriante, un diplomate sceptique et usé, un philosophe doué d'une âme profondément compatissante, se fussent réunis pour écrire une comédie, ils n'auraient pu concevoir une pièce plus bizarre, plus hardie et en même temps plus savoureuse que cette œuvre d'art toute frémissante de passion, de douleur, de vérité, toute brillante d'humour et d'esprit, qui nous trouble et nous excite, qui nous instruit et fait penser au génie ou à la folie! »

Cette œuvre d'imagination fougueuse, infiniment plus idéaliste que réaliste, en laquelle l'auteur, par le jeu alternatif de la politique et des

passions a voulu montrer toute la vie, apparence et essence, se réclame aussi des classiques. Les personnages, héros de tous temps et de tous lieux, sont des entités symboliques auxquelles sont prêtées nos très modernes aspirations; ils sont types beaucoup plus qu'individus. Mais Rodolphe Lothar a voulu assouplir ces êtres tout d'une pièce, les humaniser, les rendre plus agissants et par son drame mouvementé, imagé, coloré et pittoresque, aux effets puissants, aux contrastes violents, écrire une œuvre forte qui satisfasse les artistes, les penseurs et puisse avoir sur la foule une action formidable.

Quoique les raisons politiques qui poussèrent divers gouvernements à interdire les tirades d'Arlequin, et par conséquent leurs peuples à les applaudir, n'existent pas chez nous, je ne doute pas que le public français, outre l'attrait de la nouveauté qui l'étonnera peut-être, ne trouve du plus haut intérêt la fable d'*Arlequin-Roi* et ne soit séduit, lui aussi, par le dramatique exubérant des divers épisodes.

On devine aisément que si, sous la pression de l'opinion, les censures impériales et royales autorisèrent enfin les représentations d'*Arlequin-Roi*,

ce n'est pas sans avoir exigé, au préalable, de l'auteur, d'importantes coupures. — Je recommande tout spécialement la censure italienne pour la mutilation des pièces d'idées. — On peut donc dire qu'à Paris, cette tragédie sera pour la première fois représentée intégralement, bien que quelques modifications aient été apportées au texte primitif.

Rodolphe Lothar, en effet, a cru qu'il serait trop téméraire pour lui de présenter seul son œuvre à notre public et il en a confié la traduction et, pour une part, l'adaptation, à M. Robert de Machiels que lui recommandaient, outre une connaissance approfondie de la langue allemande, des qualités incontestables d'homme de théâtre. M. Robert de Machiels a très judicieusement condensé la dose de philosophie de l'œuvre et a renforcé l'action finale. On ne pourra donc pas accuser cette fois le traducteur d'avoir trahi l'auteur, puisqu'au contraire il l'a complété.

Les quelques renseignements qui précèdent empêcheront, j'espère, le lecteur de se méprendre sur le sens élevé de l'ouvrage et sur les intentions des écrivains qui le signent. Il ne m'appartient pas de pousser plus loin, ce serait faire injure à la sagacité de ceux qui la liront que de leur

signaler les beautés dont l'œuvre se pare. Du reste, les éloges d'un préfacier sont généralement suspects et j'ai en horreur trop grande les opinions toutes faites et les idées préconçues pour insister. Mais tous, j'en suis certain, malgré l'absence de la mise en scène et du chatoiement des costumes, prendront plaisir à suivre l'intrigue mouvementée de cette pièce d'idées, neuve, hardie, fière et noble.

En terminant, qu'il me soit permis de remercier M. Ginisty, directeur de l'Odéon, d'avoir bien voulu faire connaître, en France, une œuvre populaire à l'étranger; espérons qu'il persévérera dans cette voie et nous donnera également des pièces françaises, d'idées neuves, hardies, fières, et nobles.

JEAN JULLIEN.

Ville-d'Avray 15 septembre 1902.



Arlequin-Roi

PERSONNAGES

ARLEQUIN.	MM.	Henry Krauss.
TANCRÈDE.		Dorival.
BOHÉMOND.		Vargas.
CASSANDRE.		Darras.
BRIGHELLA.		Cazalis.
EZZO.		Louis-Marie.
PREMIER SOLDAT.		Duparc.
SECOND SOLDAT.		Berteaux.
PREMIER BOURGEOIS.		Taldy.
SECOND BOURGEOIS.		H. Albert.
UN VIEUX PAYSAN.		Gaignette.
PREMIER PAYSAN.		Synès.
SECOND PAYSAN.		Berger.
PREMIER CHAMBELLAN.		
SECOND CHAMBELLAN.		
UN MÉDECIN.		Flamand.
UN BATELIER.		
LA REINE GERTUDE.	Mmes	Tessandier.
COLOMBINE.		Maille.
GISA.		C. de Raisy.

Gentilshommes. — Pages. — Chevaliers. — Soldats.
Paysans. — Peuple.



Pour la mise en scène, s'adresser à M. DHERBILLY régisseur général de l'Odéon.

Arlequin-Roi



ACTE PREMIER

Une salle du palais.

A gauche, de côte, une porte de biais. A gauche, en arrière, une loggia. Au fond, colonnes séparées par des balcons donnant sur la mer. A droite, à l'arrière-plan, une grande porte ouverte à deux battants, donnant sur une galerie et laissant entrevoir toute une enfilade de salles. A droite, en avant, une porte de biais. Ces portes peuvent être fermées, au moyen de grandes tapisseries. La salle est obscure. Le tout doit avoir un aspect sombre et lourd. A gauche, en avant, une table de martre noir.

Le soleil se couche sur la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE, TANCRÈDE

La reine est assise dans un grand fauteuil. A côte d'elle, se tient debout Tancrede.

LA REINE

Que dit le médecin?

TANCRÈDE

Il dit, que la fin approche. Son âme s'envolera au coucher du soleil !

LA REINE

Qui est auprès de lui?

TANCRÈDE

Personne d'autre que le médecin et le prêtre. Les gentilshommes prient dans l'antichambre. Dans tous les couvents et dans toutes les églises, les moines sont agenouillés en prières.

LA REINE

Qui leur a commandé de prier?

TANCRÈDE

C'est l'ordre du roi.

LA REINE

Son dernier ordre! Au coucher du soleil, a dit le médecin. Le soleil! Ah! si je n'étais aveugle... Où se trouve-t-il en ce moment, le soleil?

TANCRÈDE

Au-dessus de la mer.

LA REINE

A quelle hauteur?

TANCRÈDE

Il semble être à deux pouces des flots.

LA REINE

Le roi m'a-t-il fait demander?

TANCRÈDE

Non, madame!

LA REINE

Même pas durant son agonie! Il veut mourir dans la haine et la discorde, comme il a vécu. Savez-vous ce que devraient demander pour lui les moines agenouillés dans les monastères et les églises? Ils devraient prier pour que le jugement dernier lui fût épargné; car il est impossible à Dieu, sur son trône, de l'absoudre jamais de ses péchés! Comme son âme doit trembler, en attendant la sentence qui la menace là-haut! (Elle murmure lentement.) Du fond de l'abîme, je crie vers vous, Seigneur!... Seigneur! écoutez ma voix. Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel. Et que la lumière éternelle l'éclaire. Qu'il repose en paix. Ainsi soit-il! (Un silence.) Il ne m'a pas fait demander! Depuis dix ans que nous demeurons dans ce palais, il n'a jamais demandé après moi. Les larmes que j'ai versées pour ma patrie m'ont rendue aveugle! Car cette terre est ma patrie; c'est ici que je suis née, moi! Mais ce n'est pas son pays! Il l'a pris simplement, comme il m'a prise moi-même, avec sa main de fer. Il fut ici, comme un étranger parmi nous!...

TANCRÈDE

C'est mon frère et il va mourir!

LA REINE

Il fut un misérable, sans âme ni conscience, coupable de tous les péchés, en proie à tous les vices, corrompu jusqu'aux moelles, rongé jusqu'à l'âme par toutes ses mauvaises actions. Quand son âme paraîtra toute nue devant Dieu, elle sera couverte de plaies et d'ulcères formés par ses débauches! Aucune parole de prêtre ne peut purifier cette âme, ni faire disparaître cette pestilence!... Et voilà ce qu'était le roi de mon pays, ce qu'était mon époux... le père de mon fils!... Tancrède, où est mon fils?

TANCRÈDE

Le vaisseau qui le ramène de Venise est attendu d'un instant à l'autre. Il est grand temps que le prince Bohémond revienne. Les Génois approchent. Notre armée est prête à livrer bataille. Si le prince n'arrive pas aujourd'hui, je prendrai le commandement en chef des troupes; le combat doit avoir lieu cette nuit.

LA REINE

Mon fils! le fils d'un pareil roi! Fils de son âme et de son corps! Digne fils de son père! Et c'est moi qui devrai lui mettre la couronne sur la tête! La couronne de mon pays sur ce front blême, où la folie voisine avec le mensonge!

TANCRÈDE

Votre fils a voyagé durant de longues années: il a

terminé ses études et fréquenté l'Université en Espagne, il a appris la diplomatie à Rome, et à Venise...

LA REINE

Il n'a appris que la luxure! Rien d'autre! Des procédés de joueur et des feintes de spadassin. Croyez-vous donc que j'ignore ce qu'il est? Ne savez-vous pas que j'ai envoyé espion sur espion, pour me renseigner sur ses faits et gestes? Ils m'ont communiqué ce qu'ils ont vu. Je vois mon fils, comme si j'avais encore mes yeux, et comme s'il n'était pas depuis dix ans, loin de la cour. C'était un enfant, quand je l'ai vu pour la dernière fois; j'imagine ce que doit être l'homme!

TANCRÈDE

Il nous apporte du secours. Les Vénitiens nous ont promis...

LA REINE

C'est lui qui le dit?... Alors, ce ne peut être qu'un mensonge! Il n'apporte aucun secours. Pas une galère, pas un soldat! Mais, par contre, il amène avec lui des bouffons et des courtisanes, s'il eut assez d'argent pour leur payer le voyage! Votre fille, Tancrède, est fiancée au prince. Elle lui coûtera cher, la couronne de ce pays! J'en connais le prix. J'ai sacrifié pour elle toute ma vie.

TANCRÈDE

Je veillerai à ce que ma fille puisse porter la couronne la tête haute!

LA REINE

Oui, vous veillerez! D'avance, je me représente votre conduite. Tandis que mon fils se montrera prodigue de son honneur, vous, vous en serez avare! Cette couronne que vous voyez briller de si près, vous trouble. Vous ne serez pas tranquille, tant que vous n'aurez pas mis la main dessus. Et, comme vous êtes âgé de soixante ans, vous la désirez non pour vous, mais pour votre race. C'est pourquoi vous avez offert votre Gisa à mon fils. Si vous aviez été plus jeune, vous l'auriez tué, mon fils!...

TANCRÈDE

Vous oubliez, madame, que le prince Ezzo est de droit l'héritier du trône, au cas où le prince Bohémond...

LA REINE

De droit? Osez dire ces mots devant le tombeau de vos ancêtres! Ezzo? Voulez-vous donc faire jouer une farce dans la salle du trône? Mon fils est un insensé! Mon fils est un pécheur! Soit! Mais c'est du moins un homme, un vaillant, un chevalier sans peur! Ce que fut mon époux! Mais Ezzo est faible d'esprit, lâche, débile... A quel point de sa course en est le soleil?

TANCRÈDE

Maintenant, il va toucher la mer. Et là-bas, au promontoire, votre fils arrive. Il est là! Je vois le pavillon de pourpre, au sommet du mât!

LA REINE

Et les galères des Vénitiens?

TANCRÈDE

Il n'y en a pas. Le vaisseau de votre fils approche du rivage. Je n'en vois pas d'autres sur la mer. Il est venu tout seul.

LA REINE

Allez à sa rencontre. Dites-lui...

TANCRÈDE

Je vais lui dire où sont les Génois. Nous n'aurons pas le temps de parler davantage.

SCÈNE II

Les mêmes. LE MÉDECIN

LE MÉDECIN

Madame...

LA REINE

Qui me parle?

LE MÉDECIN

C'est moi, le médecin. Votre noble époux m'envoie...

LA REINE

Il vous envoie... vers moi... enfin!...

LE MÉDECIN

Il vous prie de venir. Ses péchés pèsent sur sa conscience et il refuse de les confier au prêtre. Il veut vous les dire à vous toute seule, afin que vous puissiez prier pour lui.

LA REINE

Donnez-moi votre bras. Je veux aller apaiser son cœur souffrant. Tancrède, allez à la rencontre de mon fils.

Tancrède s'en va d'un côté. La reine, appuyée sur le médecin, sort de l'autre.

SCÈNE III

EZZO, GISA

La scène reste vide un instant. Tout est baigné dans la clarté rouge du crépuscule. Alors, lentement et en hésitant, Gisa et Ezzo entrent au fond, par la galerie.

EZZO

Je tremble! On dit qu'il peut mourir d'un moment à l'autre!

GISA

Et pourquoi trembler?

EZZO

Parce que la mort est proche! Elle est cachée là,

quelque part, et guette sa proie. La mort a pénétré dans le château, Gisa, et je tremble devant elle!

GISA

Que t'importe la mort?

EZZO

Elle s'empare de quiconque pense à elle. Et, si nous la rencontrions..., si elle nous frôlait de son manteau?... Crois-tu qu'elle passera par cette salle, en allant chez le roi, ou penses-tu qu'elle arrivera par la mer?...

GISA

Petit fou!... Elle s'est installée depuis longtemps au chevet royal!..

EZZO

Oh! je n'entrerai pas dans cette chambre! Pour rien au monde, je n'y entrerai!...

GISA

Tais-toi! Tes paroles finissent par me faire frissonner. Embrasse-moi plutôt comme hier, et nous rirons de nouveau.

EZZO

Non! je ne puis aujourd'hui t'embrasser : mes lèvres sont froides, et puis..., que dirait ton fiancé? N'es-tu pas heureuse de le savoir enfin de retour, le prince Bohémond? Prince? Allons donc! Demain, il sera roi et tu seras reine!

GISA

Oui, à moins qu'il ne se fasse tuer par les Génois. Il faut qu'il remporte la victoire, pour être couronné. Et, s'il est tué, vois-tu. Ezzelino, c'est toi que j'épouserai!...

EZZO

Et, tout le jour durant, ce seront des baisers et des rires...

GISA

Et, nous tirerons les rideaux, afin de nous imaginer qu'il fait nuit!

EZZO

Et nous multiplierons les caresses! Toutes plus folles et plus douces les unes que les autres! Écoute? N'entends-tu pas?...

GISA

Non... Si, pourtant, j'entends prier. Ils sont tous agenouillés dans l'antichambre du roi et prient pour lui!

EZZO

Bohémond sera ici dans un instant. Ton cœur ne bat-il pas pour lui, chaste fiancée?...

Il cherche à l'embrasser.

GISA

Mon Ezzelino, sois raisonnable!

EZZO

Tu me répètes cela sans cesse! Ah! pourquoi fais-tu de chacun ton esclave?

GISA

Parce que je suis née pour être reine!

EZZO

Il y a un instant, tu implorais un baiser. Et, maintenant ..

GISA

Maintenant, mon cher amour, l'instant s'est envolé. Bohémond arrive. Je reconnais sa voix, bien que, pendant dix ans, je ne l'ai point entendue. A cette époque, nous étions encore des enfants. Ce n'est plus une enfant que tu vas trouver devant toi, Bohémond! A ta place, je tremblerais devant ma fiancée!...

SCÈNE IV

Les mêmes. BOHÉMOND, TANCRÈDE entrent par la grande porte du fond. Après eux et à quelque distance, ARLEQUIN, COLOMBINE, CASSANDRE et BRIGHELLA.

BOHÉMOND

Monsieur mon oncle, ne m'entretenez ni de la guerre, ni des affaires de l'État. Je suis las de la traversée et de

fort méchante humeur. (S'adressant à Gisa.) Ma jolie demoiselle, ma cousine et ma fiancée, permettez-moi de vous saluer!

GISA

Prince, soyez le bienvenu!

Elle s'incline profondément devant lui. Il lui fait un léger signe de tête et se tourne vers Ezzo.

BOHÉMOND

Je te salue, cousin.

GISA, s'adressant à Tancrède.

Il se repentira, mon père, du froid salut qu'il m'adresse à son arrivée!

TANCRÈDE, à Bohémond.

Prince, les Génois sont devant la ville.

BOHÉMOND

Eh bien! laissez-les où ils sont! Laissez-les tranquilles, mon oncle! Demain..., oui... demain vous aurez tout loisir pour me parler des Génois. Je veux voir mon père.

TANCRÈDE

Votre père agonise... la reine est auprès de lui!

BOHÉMOND

Je veux le voir. Il faut qu'il salue son successeur avant de mourir. Monsieur mon oncle, annoncez-lui mon arrivée!

TANCRÈDE, désignant les comédiens qui se sont réunis ensemble au fond.

Qui sont ces personnages?

BOHÉMOND

Des gens chargés de m'amuser, et de me distraire. Mes baladins..., mes pîtres..., les valets de mes caprices. Ils demeureront au palais. Mais nous recauserons de tout cela, plus tard. Allez, maintenant, mon oncle!...

SCÈNE V

Les Mêmes, moins TANCRÈDE.

A droite, au premier plan, Bohémond, et derrière lui, les comédiens; à gauche, Gisa et Ezzo. Un court silence.

BOHÉMOND

Peuh! voici un accueil plutôt froid! J'ai faim et soif!

GISA

Je vais me hâter, prince, de vous servir!

Elle sort.

BOHÉMOND

Dès que je serai roi, je me ferai construire un nouveau palais. Oui, dès demain, je manderai l'architecte. Il fait ici trop sombre pour moi. (*Il entre dans la loggia.*) Ah! comme la muraille tombe à pic dans la mer! Comme les vagues déferlent avec violence! Si j'ai un jour à me plaindre de toi, Arlequin, c'est par là que je te ferai précipiter! Ezzo, avance donc un peu. Ah! ah! tu ne peux pas! Le vertige te saisit, dès que tu regardes le gouffre. Eh bien! moi, je pourrai, de sang-froid, contempler tous les abîmes de l'enfer! Je vais sans peur me présenter au chevet de mon père...

Gisa revient avec un plateau en or, chargé de vins et de fruits.

ARLEQUIN

Que c'est beau! divinement beau!

GISA, *posant le plateau sur la table.*

Voici, prince! daignez vous rafraîchir!

BOHÉMOND, *se versant à boire.*

Personne ne me fera-t-il raison? Arlequin, bois!

ARLEQUIN

Vive mon très noble seigneur!

GISA

Qui sont ces gens?

BOHÉMOND

Je vais vous les présenter. Approchez! Voici Arlequin, l'être le plus insolent qui ait jamais porté le masque d'Arlequin, mais ses impertinences me font rire ; j'ai emprisonné ses plaisanteries, comme un dompteur, une bête fauve!... C'est drôle, n'est-ce pas?... Celui-ci, c'est Cassandre, le docteur, Pantalon, selon les cas; il tire de la fidélité et de la loyauté toutes les nuances possibles. Il croit à la bonté humaine, à la foi jurée et pardonne toujours! Je vous le dis, il n'y a rien de plus drôle ! Voici Brighella, qui singe les laquais, et voilà enfin Colombine!... (Embrassant la troupe d'un geste. Mes comédiens favoris! Une troupe vraiment extraordinaire! Quand je veux rire, il faut qu'ils soient drôles! Quand je m'ennuie, ils me font passer le temps! Quand je suis de mauvaise humeur, je les roue de coups, à l'exception de Colombine, bien entendu, et quand je suis gai, ils ont le droit de manger ce qui reste sur mes assiettes!

GISA

Ainsi, ce sont des bouffons! Pourtant ils sont maigres et vilains! Il faut que les restes de vos repas soient bien peu abondants, ou bien que vous soyez rarement de bonne humeur, noble prince!

BOHÉMOND

Quand ils jouent la comédie, ils se font des ventres postiches, et se mettent du rouge sur les joues. Le maître qui nourrit trop bien ses domestiques, s'en fait des ennemis!

GISA

Je vis une fois des coquins semblables exécuter leurs tours devant le château. Ils savaient avaler du feu, marcher sur la tête et se tenir en équilibre sur une corde tendue. Les vôtres peuvent-ils aussi le faire?

BOHÉMOMD

Je ne les ai pas encore fait se livrer à de pareils exercices. Mais je vais commencer avec toi, Colombine.

GISA

J'espère, du moins, que vos bouffons savent jongler avec des balles : j'aime à voir les balles voler en l'air, sans que, jamais, il en retombe aucune!... Là!... (Elle jette une pomme à Arlequin.) Montre-nous tes talents. (La pomme roule par terre.) Imbécile! tu ne peux même pas l'attraper. Si vous avez faim, cette pomme est à vous. Allons! Battez-vous à qui l'aura! Le vainqueur pourra la manger. Ils restent là, immobiles comme des pieux! Mes domestiques sont plus agiles!

BOHÉMOND

Ces raisins sont excellents. Je te permets d'en prendre

quelques grains, Ezzo. C'est vraiment dommage, que je sois obligé de les manger tout seul!

EZZO

Mais je les mangerai avec toi!

BOHÉMOND

Mon cher cousin, des raisins délicieux comme ceux-ci paraissent encore meilleurs, ah! bien meilleurs, quand les dents blanches de la bien-aimée nous glissent les grains, un à un, entre les lèvres!... Colombine...

GISA saisit à deux mains les raisins sur le plateau et les jette à la figure d'Arlequin.

Es-tu, toi aussi, tellement gâté?

BOHÉMOND est sur le point de se mettre en colère, mais il aperçoit Arlequin et éclate de rire.

Voyez donc! Voyez! comme le jus rouge coule sur sa figure! Lèche-toi! mais lèche-toi donc! Tu ruisselles de lachryma-christi!

GISA, se détournant.

Oh! fi!

BOHÉMOND, riant de plus en plus fort.

Et cette figure! Arlequin, tu n'as encore jamais fait de grimaces aussi drôles! Arlequin, tu es impayable!

Secoué par le rire, il se renverse sur le dossier du fauteuil. Tancrède entre.

SCÈNE VI

LES MÊMES, TANCRÈDE

Derrière lui, un domestique tenant à la main un flambeau à plusieurs branches, tout allumé, qu'il pose sur la table. Pendant ce temps, la nuit s'est faite complètement au dehors.

TANCRÈDE

Prince Bohémond, le roi votre père communie. Nul ne doit pénétrer dans la chambre. On vous appellera quand il pourra vous recevoir. (Il s'avance vivement vers Bohémond.) Maintenant, il faut que je vous parle !

BOHÉMOND

Et moi, je refuse de vous entendre. Non ! non ! pas aujourd'hui. Oui, vous venez m'excéder encore avec vos Génois. Je n'en veux rien savoir. Pas aujourd'hui ! Je ne pense pas à eux. Par conséquent, pour moi, c'est comme s'ils n'existaient pas !

TANCRÈDE

Mais ils sont là, malgré votre philosophie ! Toute heure perdue peut vous coûter l'empire !

BOHÉMOND

Et après ?... J'ai déjà perdu, en une nuit, plus que a valeur de tout ce royaume. Laissez donc les Génois pprocher ! Je les recevrai comme un nouveau Sarda-

napale. Je mettrai le feu à ce château et cela fera une fameuse torche aux funérailles de mon père!...

TANCRÈDE

Prince, la plaisanterie ne sied pas en un pareil moment!

BOHÉMOND

J'ai appris dans le monde à traverser, en plaisantant, les plus mauvaises heures! Avouez que rien de bien gai ne m'attend dans ma patrie. Mon père qui se meurt, les Génois qui approchent, ce château morne et lugubre, vous tous, avec vos visages ténébreux!... Je ne suis point habile à me composer un visage sévère de circonstance. Certes, j'ai plaisanté, car ma vie m'est bien trop précieuse, pour vouloir la terminer aujourd'hui, dans un feu d'artifice! Les Génois ne songent pas à nous attaquer. Ils sont pour cela trop faibles et trop lâches! J'ai résolu de dormir cette nuit tout mon saoûl, et demain, après la messe, je marcherai à leur rencontre, au nom du diable. Là-dessus, monsieur mon oncle, vous êtes libre de vous retirer. J'attendrai ici que mon père me fasse appeler. Arlequin, pendant ce temps, tu me distrairas!

TANCRÈDE

Je souhaite, prince, que les Génois arrivent cette nuit!

GISA, à côté de Tancrède et s'adressant à lui.

Mes vœux les appellent!

Tancrède et Gisa s'en vont. Ezzo les suit.

SCÈNE VII

BOHÉMOND, ARLEQUIN, COLOMBINE, CASSANDRE, BRIGHELLA

BOHÉMOND

Cassandre et Brighella, allez dire de ma part à l'intendant du palais que vous êtes ici, par mon ordre. Qu'il vous désigne des chambres dans le château. Je n'ai plus besoin de vous pour aujourd'hui! (Cassandre et Brighella s'en vont.) Quant à vous, Colombine et Arlequin, demeurez auprès de moi. Jouez-moi quelque chose d'ardent, de passionné. Exaltez mes nerfs! Aiguillonnez mes sens! Je me sens oppressé ici par tout ce qui m'entoure! Faites que je l'oublie!... (Il traverse la scène.) Avez-vous le nécessaire? N'avez-vous rien oublié sur le vaisseau? Avez-vous apporté avec vous, vos costumes, vos pots de fards, vos barbes et vos perruques, en un mot, tout votre accoutrement grotesque de comédiens?

ARLEQUIN

Oui, seigneur, tout est là.

BOHÉMOND, désignant du doigt la loggia.

Voici pour aujourd'hui votre loge !

Sur un signe d'Arlequin, Colombine y porte les paniers et les boîtes des comédiens.

SCÈNE VIII

BOHÉMOND, ARLEQUIN.

BOHÉMOND, à voix basse, en se rapprochant d'Arlequin.

As-tu aussi tout ce qu'il te faut pour ton rôle particulier? Car j'aurai besoin de toi, ici, tout comme à Venise. Je dois l'avouer, tu es devenu un maître dans cet art, l'art de m'imiter! Tu marches comme moi, tu te comportes comme moi, tu as saisi mes gestes, ma façon de parler. Comment est-ce que je parle?...

ARLEQUIN, avec la voix de Bohémond.

Toujours, comme mon très noble maître!

BOHÉMOND

Ah! ah! ah! C'est parfait! Mais, coquin, j'ai un plus bel organe. Tu me déformes mon organe! Comment est-ce que je marche?

ARLEQUIN, imitant la démarche de Bohémond.

Dans le sentier de la gloire!

BOHÉMOND

Misérable! Ai-je donc les jambes contrefaites? N'importe, tu es très adroit. Tu ne te maquilles pas plus que je n'en ai besoin moi-même pour ne point paraître trop laid. Et, quand je te vois à mes côtés, reflété dans une glace, j'en arrive à douter de ma propre personnalité. Qui es-tu et qui suis-je? As-tu ton pourpoint et ton manteau, c'est-à-dire le pourpoint et le manteau pareils à ceux-ci?

ARLEQUIN

Tout est prêt!

BOHÉMOND

Les plus joyeuses aventures vont donc recommencer. Tout comme à Venise, tu vas tendre tes filets et chercher à m'attraper les belles de la ville. Et, quand tu auras réussi, je me présenterai, moi, pour parachever la chose. Ah! ah! et s'il y a des coups à recevoir de la part de nobles époux ou d'amants irrités, c'est toujours toi qui leur tombes sous la main. J'espère que tu es heureux de te laisser battre pour ton maître!...

ARLEQUIN

C'est le plus grand bonheur de toute ma vie!

BOHÉMOND, piqué.

Oses-tu plaisanter?

ARLEQUIN

Comment l'oserais-je? Vous questionnez, et je réponds.

BOHÉMOND, lui tendant sa main à baiser.

Là, je te pardonne! Et cet art d'imitation est un mystère pour tous? Je l'espère? Colombine elle-même l'ignore? (Arlequin fait de la tête signe que oui). D'ailleurs, si je suis mécontent de toi, ou si seulement je crois l'être, je te fais dévorer par les requins. Mon manteau de voyage m'étouffe. Je vais le changer contre un vêtement plus léger. Pendant ce temps, cherche avec Colombine, ce que vous pourrez bien jouer pour me divertir!

Il s'en va.

SCÈNE IX

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN, aussitôt que Bohémond est sorti, court à la loggia et tire le rideau.

Le chien est parti! Ah! si tu étais la maîtresse de ce misérable!...

COLOMBINE

Sois tranquille! Il me fait horreur autant qu'à toi!

ARLEQUIN

Oui, tu dis cela, parbleu! S'il te plaisait, oserais-tu me l'avouer? Demain, il sera roi, et être la maîtresse d'un roi, sais-tu que c'est bien désirable!

COLOMBINE

Pourquoi ne te dirais-je pas la vérité? Suis-je donc ta maîtresse?

ARLEQUIN

Ah! Colombine, pourquoi ne veux-tu pas? Ne peux-tu faire preuve pour moi d'un peu de bienveillance, d'un peu de bonté?

COLOMBINE

Je suis bonne et fidèle autant que Cassandre et que Brighella.

ARLEQUIN

Je ne désire pas ton amitié. Je ne veux que ton amour!

COLOMBINE

Qui dois-je donc aimer en toi?

ARLEQUIN

Qui?... Mais, moi,... moi... Arlequin!...

COLOMBINE

Qui es-tu? Qui est Arlequin? Est-ce le misérable

valet, le lâche esclave d'un maître abject? Est-ce le chien de cet autre chien? N'es-tu pas le serviteur de ses plaisirs, l'obséquieux courtisan de tous ses caprices? Est-ce toi, enfin, le hardi chanteur qui poignarda sur le Rialto, un Allemand, parce qu'il avait interrompu ta sérénade?

ARLEQUIN

Elle t'était destinée, cette sérénade!

COLOMBINE

Je le sais!... Es-tu brave ou es-tu lâche? Es-tu un fier-à-bras, ou un menteur? Est ce que ton insolence, cette insolence si vantée, est un jeu ou le masque couvrant la face de l'homme qui n'aime rien ici-bas, et à qui rien là-haut n'est sacré? Qu'y a-t-il de vrai en toi? Tes beaux enthousiasmes ou bien ta glaciale indifférence? Qui es-tu? Tu joues tous les personnages, tu portes tous les masques, avec une telle maîtrise que chacun semble être ton propre visage! En quel rôle es-tu toi-même? Car, jusqu'à ce jour, je ne t'ai vu jouer que des rôles. Qui donc, aujourd'hui, demande mon amour?

ARLEQUIN

Qui je suis? Le sais-je? Qui donc possède ce privilège de se connaître? Quel est l'homme qui ne joue aucun rôle et qui peut dire : « Je suis moi-même! » Dieu seul en serait capable!

COLOMBINE

Et, c'est pourquoi, l'amour des hommes n'apporte que la souffrance avec lui !

ARLEQUIN

Qui je suis ?... Parfois, je crois être un roi, tellement je me sens grand, puissant, magnifique. Parfois encore, je crois être un misérable gueux. Je fus un jour soldat : il y a de cela longtemps ! L'épée m'aurait mené loin, mais je ne pouvais garder longtemps le même costume. Je devins une fois, il m'en souvient à peine, étudiant à l'école de théologie de Padoue ; mais il me fut impossible de discuter froidement des passions humaines : je voulais plonger dans chacune afin de mieux apprendre à connaître la vie. La vie ! flot de lave dont le cœur est le cratère ! Car la vie ne consiste pas en ce que nous avons été, en ce que nous sommes, mais en ce que nous ressentons. Chercher des formes qui expriment mes sentiments, verser mon âme en des vases toujours différents, me renouveler chaque jour, être un autre homme chaque jour, tel est le sens de ma vie. Voilà mon art ! Je suis un créateur ! N'est-ce pas divin ? Mais que devient en ta présence, cette force merveilleuse ? Je voudrais tirer le meilleur et le plus pur de moi-même pour te l'offrir, et devant toi mon pouvoir disparaît et mon art n'est plus rien !

COLOMBINE

Justement parce que ce n'est que de l'art !

ARLEQUIN

Je ne puis rien t'offrir d'autre. Il mentirait, celui qui viendrait te dire qu'il se donne à toi. On ne peut se donner soi-même, de même qu'on ne peut présenter de l'eau, sans offrir en même temps un vase qui la contienne. Le vase qui contient notre âme est l'œuvre de notre art, commun et grossier chez les uns, noble et précieux chez les autres !

COLOMBINE

Malheureusement, je n'ai encore vu chez toi que le flacon, et non le contenu...

ARLEQUIN

Tu ne crois donc pas à mon amour ?

COLOMBINE

Je crois à ton amour, au moment où tu m'en fais l'aveu, mais je ne crois pas en toi ! Et, pourtant, je le devrais. L'instant, l'endroit devraient disparaître quand je t'écoute. Je devrais t'entendre, toi, et non les paroles que tu prononces. Je devrais oublier toutes choses et agir comme en un rêve ! Mais, Arlequin, je suis éveillée, je vois où je suis. Il me semble entendre les minutes qui passent. J'ai pour toi de l'amitié, de l'admiration, mais non de l'amour !...

ARLEQUIN, à ses pieds.

Alors ! je ne t'ai point comprise, durant les longues

années, où nous avons erré ensemble, à travers le monde! J'ai mal interprété ta joie, quand il me survenait quelque bonheur! J'ai mal interprété tes soucis, quand j'étais malade! J'ai mal interprété ta tristesse, quand j'étais triste moi-même!...

COLOMBINE

Est-ce là, l'amour? Je crois, moi, que l'amour est quelque chose de bien différent, dépassant la joie, les soucis et les larmes, toutes les pauvretés d'ici-bas. Sais-tu, Arlequin, je me figure l'amour comme quelque chose de terrible et d'insensé. Si je t'aimais, mais je devrais être hors de moi-même. Si je t'aimais, puis-je savoir de quoi je serais capable, ce que j'oserais faire!...

ARLEQUIN

Je peux te le dire exactement; tu refermerais tes bras autour de mon cou et nous serions heureux infiniment. Tes bras ne peuvent-ils pas m'enlacer, Colombiene?

COLOMBINE

Ils le pourraient bien, mais rien ne les y oblige; et, n'est-ce pas, il faudrait que je fusse emportée par une force supérieure?...

ARLEQUIN

J'attendrai donc, comme j'ai déjà attendu, comme

j'attendrai encore... demain... après-demain. Ne m'aimeras-tu jamais?...

COLOMBINE

Le sais-je? Qui donc possède ce privilège de se connaître soi-même? Ce sont là, tes propres paroles. Nos sentiments sont toute notre vie. Qui peut lire dans l'avenir?

SCÈNE X

LES MÊMES. BOHÉMOND, vêtu d'un costume léger, sans aucune arme, si ce n'est un petit poignard passé à la ceinture.

BOHÉMOND

Ah! vous répétez! Bravo! Vous voulez me jouer une scène d'amour! Parfait! J'aime fort les scènes de ce genre, surtout celles où je suis moi-même le héros. Colombine, tu es charmante. Colombine, tu es une mignonne colombe! Un régal digne d'un roi. Tu vois, j'improvise aussi bien que n'importe quel comédien, avec cette seule différence, que je ne me contenterai pas de faire semblant! (Il va a la table et boit un verre de vin.) Arlequin, va-t'en! Tu me gènes. (Il frappe du pied.) Tu es ici de trop! Va-t'en! (Il lui tourne le dos et s'approche de Colombine.) Tu me plais aujourd'hui, particulièrement peut-être parce qu'ici tout me trouble, m'agite et m'in-

quiète. Oui! je veux en finir avec ce malaise! Et, ce soir, je me sens porté vers l'amour! Nous allons jouer une scène de ce genre. C'est moi qui te donnerai la réplique. *Il voit qu'Arlequin est resté immobile.* Chien, veux-tu obéir? Dois-je prendre le fouet? Allons, va-t'en!

ARLEQUIN

Maître, que voulez-vous faire?...

BOHÉMOND

Ai-je donc des comptes à te rendre? Mais je veux punir ton impudence en te répondant! Donc, je prétends m'amuser avec Colombine, m'exalter à ses charmes, m'abaisser jusqu'à dénouer les cordons de sa robe. Mon caprice est d'oublier pour quelques instants, ma grandeur, de dépouiller toute morgue et de m'approcher de Colombine, comme un simple mortel. Tu comprends que pour cela, je n'ai pas besoin de spectateurs!...

ARLEQUIN

Je comprends, mon noble maître! Viens, Colombine.

Il lui prend la main.

BOHÉMOND

Elle m'appartient!

COLOMBINE

Ce n'est pas vrai!

BOHÉMOND

Tais-toi! Tu es à moi, si je le veux!

COLOMBINE

Vous n'avez rien à m'ordonner!

BOHÉMOND

Voilà qui est plaisant...

Il la saisit.

ARLEQUIN

Arrière!

BOHÉMOND, écumant de rage.

Tu oses!

ARLEQUIN, lui arrachant Colombine et lui faisant un rempart de son corps.

Eh bien oui, j'ose!

Bohémond tire son poignard et se précipite sur Arlequin. Ils luttent. Colombine parvient à se dégager.

COLOMBINE

Au secours! N'y a-t-il donc personne? Au secours!

Elle sort en courant. Pendant ce temps, Bohémond et Arlequin luttent toujours. Arlequin serre la main de Bohémond qui tient le poignard. Ils se rapprochent de la table. Arlequin s'y cramponne pour avoir un point d'appui. Soudain Bohémond parvient à dégager sa main, mais comme il la lève pour frapper, Arlequin saisit le candélabre qui se trouve sur la table et assomme Bohémond.

ARLEQUIN, égaré.

Bête immonde!... Chien!... Démon!...

LA VOIX DE COLOMBINE, derrière la scène.

Au secours!... Au secours!...

ARLEQUIN, revenant à lui, à l'aspect du cadavre.

Qu'ai-je fait?... Mon Dieu!... Qu'ai-je fait!... Le prince mort!... Tué par ma main! Je suis perdu!... Perdu!... Mon crime va être découvert! Et Colombine qui crie au secours! On va venir!... On vient!... Que faire!... (Il réfléchit. Un silence. — Sa figure s'éclaire brusquement.) Ah! n'ai-je pas appris l'art de faire revivre ce mort!... Le cadavre à la mer!... (Il traîne le corps jusqu'au balcon, le soulève pour le jeter dans le gouffre. A ce moment la cloche funèbre commence à sonner.) Maintenant, le fils peut aller rejoindre le père! (Il jette le corps dans l'abîme.) Vite, à l'ouvrage! Mettons-nous son masque, le masque du mort. Quelle folie! (Un silence.) Enfin, soit! Advienne que pourra! Le sort en est jeté!

Il va rapidement à gauche dans la loggia et disparaît derrière le rideau.

SCENE XI

La scène est toute sombre. Dehors, la nuit est pleine d'étoiles. La cloche funèbre continue à tinter. Soudain, on entend un bruit de voix dans le palais. Puis, aussitôt, le tocsin se met à sonner. D'autres cloches lui répondent. Des gens traversent la scène en courant : on crie : « Le roi est mort! Où est le Prince? »

UN CHAMBELLAN

Il est mort dans les bras de la reine! Où est le prince Bohémond?

SECOND CHAMBELLAN

Les Génois arrivent!

BEAUCOUP DE VOIX, se confondant.

Les Génois! Les Génois!

LA VOIX DE COLOMBINE, derrière la scène, de l'autre côté.

Au secours! Au secours!

TANCRÈDE entre. Il est armé et tient en mains le glaive et le casque destinés au prince.

Où est le prince?

Des torches éclairent la scène qui se remplit de soldats armés. Au milieu de la tempête que déchaînent les cloches, on entend tinter encore la cloche funèbre.

LE MÉDECIN

Priez pour l'âme du roi! Dieu pardonne au pécheur.

UN SOLDAT

Les Génois! Où est le prince?

DEUXIÈME SOLDAT

Qui dit « prince »? Où est « le roi Bohémond »?

COLOMBINE, se frayant un passage.

Où est Arlequin?

Au dehors les trompettes sonnent.

ARLEQUIN tire le rideau de la loggia et paraît avec les vêtements, le visage, la voix et le port de Bohémond.

Me voici! Le Roi!

TANCRÈDE

Les Génois sont arrivés.

COLOMBINE, *se traînant à genoux jusqu'à Arlequin.*

Où est Arlequin ?

ARLEQUIN

Arlequin est mort. C'est moi qui l'ai tué !

COLOMBINE

Ah !

Elle tombe en arrière.

TANCRÈDE

Voici le glaive et le casque ! Venez !

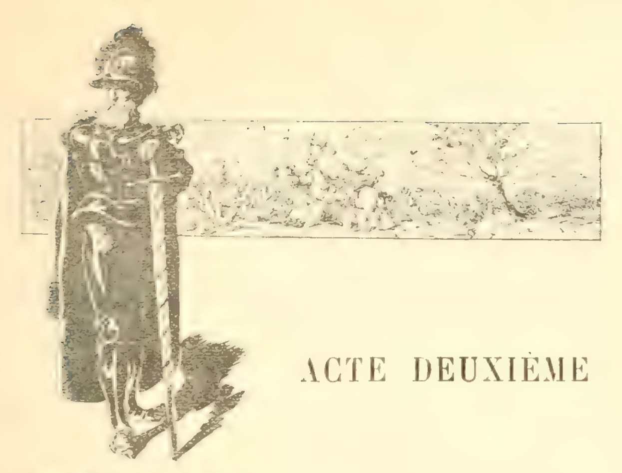
ARLEQUIN, *appuyant le casque sur sa tête.*

Il est à ma mesure ! *Il tire le glaive.* Allons combattre !

Les trompettes sonnent.

RIDEAU





ACTE DEUXIÈME

Une place publique.

Au fond, la mer radieuse, d'un bleu d'azur, couverte de navires aux voiles multicolores et pavoisés d'oriflammes. On y accède par un quai de quelques marches.

Au milieu de la scène, un grand arbre. Dessous, un banc de pierre, couvert de coussins de pourpre et de riches étoffes. A gauche, des bosquets et des colonnades.

A droite, placé de biais, un palais style italien dont on aperçoit la façade principale. Des marches conduisent au portail d'entrée qui se trouve fermé. Un riche tapis est étendu à terre et va de l'entrée du palais au banc de pierre. Un grand velum, accroché aux branches de l'arbre, le relie au sommet du portail. Un clair soleil.

SCENE PREMIERE

Une masse de peuple est en scene au lever du rideau, agitant des mouchoirs, brandissant des chapeaux, criant : « Vivat! Vivat! » Deux soldats s'avancent.

PREMIER SOLDAT

N'es-tu pas curieux de voir le cortège?

SECOND SOLDAT

Dois-je donc me donner un torticolis, à cause des camarades que l'on va fêter ici? Nous-mêmes méritons bien une part de cet enthousiasme.

PREMIER SOLDAT

Naturellement. Tout autant que les autres.

SECOND SOLDAT

Nous revenons aussi d'Aliscamp !

PREMIER SOLDAT

Où nous avons battu les Génois !

SECOND SOLDAT

Nous les avons écrasés !

PREMIER SOLDAT

Nous les avons anéantis !

SECOND SOLDAT

Ils se souviendront longtemps de la bataille d'Aliscamp.

PREMIER BOURGEOIS

Voyez, ils arrivent directement du combat !

DEUXIÈME BOURGEOIS

Vivat !

D'autres se rapprochent. Peu à peu un cercle se forme autour des deux soldats.

PREMIER BOURGEOIS

Racontez-nous quelque chose !

SECOND BOURGEOIS

Parlez-nous des Génois !

PREMIER BOURGEOIS

De la bataille...

PLUSIEURS VOIX

Vive le prince Bohémond !

SECOND BOURGEOIS

Il sera aujourd'hui couronné roi.

PREMIER BOURGEOIS

Oui, sous l'arbre où, selon la vieille coutume d'autrefois, les rois viennent s'agenouiller la veille de leur sacre.

SECOND BOURGEOIS

Et qui le couronnera ?

PREMIER BOURGEOIS

La reine lui posera le diadème sur la tête, après l'avoir béni devant tout le peuple !

SECOND BOURGEOIS

Le prince est-il déjà dans la ville ?

PREMIER SOLDAT

Il y est entré avec nous.

PREMIER BOURGEOIS

Dis donc, comment est le prince?

PREMIER SOLDAT

Comment voulez-vous qu'il soit! C'est un grand seigneur! N'en avez-vous donc jamais vus? Mais le connaître... Ah! c'est une autre affaire!... Et qui ne nous regarde pas, heureusement! Il commande et nous obéissons. L'important est qu'il y en ait un pour commander, et une foule de soldats pour lui obéir. Alors tout va bien. On appelle cela : la guerre. Et, le principal, dans notre cas, c'est que la victoire sur les Génois a été une merveille!...

BEAUCOUP DE VOIX

Raconte! Raconte!

PREMIER SOLDAT

Je ne peux pas!

DES VOIX

Pourquoi?

PREMIER SOLDAT

J'ai la gorge sèche! Aucun mot ne peut sortir J'ai avalé trop de poussière en marchant!

SECOND SOLDAT

Il faut que la poussière soit entraînée au fond!

DES VOIX

Bravo! Ils ont tous deux raison!

On apporte une cruche de vin. Quelqu'un la soulève, et aussitôt elle passe de mains en mains, au-dessus des têtes de la foule, jusqu'à ce qu'elle arrive aux soldats.

PREMIER SOLDAT, levant la cruche.

A la santé de l'assemblée! Il boit. C'était bon! Et maintenant adieu!...

LES BOURGEOIS

Farceur! Raconte d'abord.

PREMIER SOLDAT

Que dois-je donc vous raconter?

PREMIER BOURGEOIS

Parlez-nous de la bataille, du prince... Comment est-il?

PREMIER SOLDAT

Oui, le prince! En réalité, aucun de nous ne l'a vu. Il ne sortait jamais de sa tente, si ce n'est pour les marches ou pour le combat. Et, pendant le combat, chacun s'occupe de ses propres affaires. Il n'a fréquenté personne, si ce n'est les généraux et le prince Tancrède. Et, eux aussi, il les tenait à bonne distance!...

SECOND BOURGEOIS

Et, en quoi la bataille a-t-elle été une merveille?

PREMIER BOURGEOIS

En ce que chacune est ainsi considérée par le vainqueur!

PREMIER SOLDAT

Maître sot! je vais vous l'apprendre! Nous avons mystifié les Génois. Nous leur avons fait fausse attaque sur fausse attaque et nous les avons ainsi attirés dans le piège.

SECOND BOURGEOIS

Comment cela?

PREMIER SOLDAT

Si je tentais de vous l'expliquer à vous autres, comprendriez-vous seulement quelque chose à l'art de la guerre? Lorsque, dans cette nuit terrible où le roi mourut, quelqu'un cria : « Les Génois arrivent! » nous perdîmes tous la tête. Soudain, apparut le prince Bohémond. Avec l'aide du prince Tancrède, il rassembla l'armée et marcha à la rencontre des Génois qui descendaient de toutes les montagnes. Quand les Génois virent que nous étions prêts au combat, ils ralentirent leur marche. Ils n'osaient plus tenter une attaque nocturne; ils voulaient attendre le jour. Bon. Le lendemain commencèrent les escarmouches. Et, par tous ces combats d'avant-poste, nous déconcertâmes l'ennemi, nous l'attirâmes dans les marais de la plaine d'Aliscamp pour l'y écraser; ou plutôt, non, nous le laissâmes s'y enfoncer. La moitié périt dans les marécages et

nous anéantîmes l'autre moitié!... (Il boit longuement à la cruche.) Vive la compagnie!...

Les deux soldats s'en vont, bras dessus, bras dessous.

PREMIER BOURGEOIS

Quel maître sera pour nous le prince?

SECOND BOURGEOIS

En tout cas, un mauvais maître! Cela commence toujours par une victoire. Ainsi a débuté le feu roi... Qu'est-il devenu dans la suite, bon Dieu!

PREMIER BOURGEOIS

Taisez-vous! Si quelqu'un vous entendait! Il y a toujours des espions aux aguets! (A haute voix.) Vive le prince Bohémond!

QUELQUES VOIX

Vive le prince Bohémond!

SECOND BOURGEOIS

Le prince est le fils de son père. Cela ne vous suffit-il pas? Nous allons être forcés de payer cette victoire par de nouveaux impôts!

PREMIER BOURGEOIS

Si ce n'était que cela! Mais vous verrez comme il saura nous écraser! Ni le vin dans notre cave, ni la parole dans notre bouche, ni l'or dans notre caisse, rien ne lui sera sacré. Et, toujours, ce sera la même

antienne : « Je vous ai délivrés des Génois! Je suis le vainqueur d'Aliscamp! »

SECOND BOURGEOIS

Il faudra nous saigner pour cette victoire!

PREMIER BOURGEOIS

Je souhaiterais presque que les Génois...

SECOND BOURGEOIS

Taisez-vous, pour l'amour du ciel! *A haute voix.* Vive le prince Bohémond! Criez donc avec moi! Si le prince apprend que vous n'avez pas crié « Vive le prince! » son bourreau saura vous enseigner l'usage de la parole!

TOUS

Vive le prince Bohémond!

PREMIER BOURGEOIS

Voici la reine!

SECOND BOURGEOIS

Pauvre femme!

PREMIER BOURGEOIS

Elle est devenue aveugle, à force de pleurer pour notre cause!

SECOND BOURGEOIS

Voyez! en voilà une qui nous aime!

PREMIER BOURGEOIS

Parce qu'elle est née dans ce pays.

SECOND BOURGEOIS

Elle est toujours aussi belle !

TOUS

Vive la reine !

Il sortent ous

SCÈNE II

LA REINE, TANCRÈDE

La reine entre ; elle est en grand deuil et suivie de Tancrède revêtu d'une armure complète.

LA REINE

Ils me pardonnent mon époux et mon fils !

TANCRÈDE

Votre fils a vaincu les Génois !

LA REINE

Je vais remercier Dieu de cette victoire. Et. je vais aussi le prier de fortifier mon bras, afin qu'il ait la force de poser la couronne sur la tête de Bohémond. Mais après, Tancrède, après, quand je reviendrai de la cathé

drale, avec les insignes royaux, je me retirerai au couvent des Carmélites, et j'y ferai pénitence de m'être décidée en faveur de mon fils, ayant à choisir entre lui et mon pays!...

TANCRÈDE

Dites plutôt que vous vous êtes décidée à faire votre devoir!

LA REINE

Mon devoir! Je vais prier Dieu de ne pas m'indiquer quel serait mon devoir véritable! Sans cela, je pourrais donner au monde un exemple terrible, de ce qu'est le devoir maternel. Mon fils m'appartient, c'est moi qui l'ai engendré. Il m'appartient, et sa vie m'appartient aussi!

TANCRÈDE

Vous vous trompez. La loi...

LA REINE

La loi? elle est l'ouvrage des hommes. La loi qui est en moi, que la nature m'a révélée, est l'œuvre de Dieu. Et Dieu veut-il que mes mains transmettent un infâme à ce pays, à mon pauvre pays dévasté que j'aime, oui, Tancrède, que j'aime passionnément? Il ne subsiste en mon cœur, aucune parcelle d'amour pour celui que je dois couronner aujourd'hui, pour celui que je dois bénir devant tout le peuple. Et je veux paraître devant Dieu, le front haut, et dire...

Elle faiblit.

TANCRÈDE, *la soutenant.*

Revenez à vous, madame.

LA REINE

Revenez à vous et dites les mensonges nécessaires! Oui, oui, je sais!... Je suis une femme faible et aveugle. Et, avez-vous jamais entendu, qu'une mère use de ses droits contre son enfant? *Ils traversent la scène. Soudain la reine demeure immobile, et s'appuie en sanglotant sur l'épaule de Tancrède.* Nous ne nous sommes pas encore vus, mon fils et moi, depuis qu'il est revenu de Venise. Après dix ans d'absence, je vais lui parler pour la première fois. Tancrède, comme une pareille heure remplit d'ivresse le cœur des mères, et, comme moi, elle me fait souffrir! Elle me fait souffrir doublement, parce que je suis faible. Si j'étais un homme, le père au lieu d'être la mère, je sais ce que je ferais. Je l'étoufferais avec la couronne, ce malheureux qui ne respecta même pas l'agonie de mon époux. Oh! ne doit-on pas écraser les vipères! Et, mon fils est pire!... Mon fils!... Mon fils!... Je remercie Dieu de m'avoir rendue aveugle, car si mes yeux le voyaient, je n'aurais pas la force d'accomplir ce que vous appelez mon devoir!...

TANCRÈDE

Venez, madame.

LA REINE

Épargnez-moi cela! Épargnez-le-moi! Je veux aller directement de la cathédrale au couvent!

TANCRÈDE

C'est impossible! Le peuple ne veut pas être privé de son spectacle!

LA REINE

Son spectacle! Que sommes-nous tous? De misérables comédiens! Venez, Tancrède, je veux aller prier la Madone: elle me comprendra, elle, la Mère, à l'amour divin. Moi aussi, je porte un mort dans les bras.

SCÈNE III

COLOMBINE, CASSANDRE, BRIGHELLA

s'avancent.

COLOMBINE

C'est ici le chemin qui descend au port. Je veux partir!

CASSANDRE

Nous aussi, nous voulons partir. Je vais au port tâcher de m'enquérir d'une barque. Mais... Mais... (Il se gratte la tête.) Au fond, c'est impossible. Nous sommes au service du prince, et il faut d'abord qu'il nous congédie.

COLOMBINE

Le prince a tué Arlequin. Il l'a assassiné!

CASSANDRE

Tais-toi ! Ne crie pas cela si haut ! Veux-tu donc que nous soyons pendus !...

COLOMBINE

Si vous ne m'emmenez pas, j'irai droit au prince et...

CASSANDRE

Et, tu exigeras de lui qu'il te ressuscite ton amant.

COLOMBINE

Arlequin n'était pas mon amant !

CASSANDRE

Mais tu l'as aimé !

COLOMBINE

Non !

CASSANDRE

Mais tu l'aimes maintenant ?

COLOMBINE

Ah ! oui, je l'aime à en perdre la tête !

CASSANDRE

A cette heure, que lui importe ! Vous, les femmes, vous nous aimez toujours, ou trop tôt, ou trop tard. Ou bien nous ne vous aimons pas encore, ou bien nous ne vous aimons plus. De là vient tout le malheur en

amour. Pauvre Arlequin, ton amour lui arrive trop tard!

COLOMBINE

Qui sait? Pas trop tard, peut-être!... Va, Cassandre. Va... songe au bateau! (Cassandre s'en va) Non, pas trop tard!...

BRIGHELLA

Que veux-tu dire? Que comptes-tu faire?

COLOMBINE, se rapprochant de lui.

Je ne sais pas encore au juste. En tout cas, venger la mort d'Arlequin!

BRIGHELLA

Et comment, grand Dieu!

COLOMBINE

Cela, c'est mon affaire. Va! je saurai bien trouver le moyen d'arriver à mon but.

BRIGHELLA

Tu es folle!

COLOMBINE

Oui, mais ma folie est raisonnable! mon bon Brighella!

BRIGHELLA

Allons donc! une pareille entreprise est impossible!

COLOMBINE

Pour un homme peut-être! Mais non pour moi! Ne suis-je pas une femme? Ne suis-je pas belle? Dis, Brighella, ne suis-je pas belle? Quand une femme veut, aucun homme n'est capable de lui résister. Quand tu entendras parler de créatures vaincues par la vie, c'est d'hommes qu'il s'agira! Les femmes, elles, sont éternellement victorieuses!...

BRIGHELLA

Si seulement Cassandre revenait!... Je commence à ne pas être rassuré. Colombine, nous partirons aujourd'hui encore!

COLOMBINE

Je reste!...

BRIGHELLA

Mais toi-même, tu voulais!...

COLOMBINE

Je voulais... je voulais... Mais maintenant je ne veux plus. Ce qui fut, ce qui sera, que m'importe! Je ne connais, moi, femme, que le présent, ce qui est, et mon présent signifie pour moi : le but à atteindre!

BRIGHELLA

Tu n'auras pas le courage... Que faut-il que je fasse, moi?...

COLOMBINE

Rien. Laisse-moi poursuivre, seule, mon chemin. Que t'importe ce que je compte entreprendre ! Surtout ne dis rien à Cassandre, à ce pauvre, bon Cassandre ! Tu entends, pas un mot ! Maintenant, adieu !

BRIGHELLA

Je veux te dire quelque chose. Je t'envie ! Adieu !

Ils sortent tous deux, de côtés opposés.

SCÈNE IV

TANCRÈDE entre.

ARLEQUIN, couvert d'une armure magnifique, sort du palais.

ARLEQUIN

Je vous cherchais, mon oncle ! Où est ma mère ?

TANCRÈDE

Elle prie.

ARLEQUIN

Où la verrai-je ?

TANCRÈDE

Ici. Elle vous remettra le pouvoir, là, sous cet arbre, à la place où votre père, d'une main forte, s'est posé lui-même la couronne de ce royaume sur la tête !

ARLEQUIN

Et, ma pauvre mère est complètement aveugle ! Aucune lueur ne pénètre plus dans ses yeux ?

TANCRÈDE

Elle ne voit que la nuit éternelle. Mais, qu'avez-vous, prince ?

ARLEQUIN

Rien. L'émotion m'avait saisi, mon oncle.

TANCRÈDE

De l'émotion ? Avez-vous donc appris la faiblesse à l'étranger ?

ARLEQUIN

Je suis faible aujourd'hui pour la première fois.

TANCRÈDE

Que cela soit donc la dernière ! Ce sont des hommes de granit qu'il nous faut. Votre père s'est montré l'homme le plus fort des pays d'alentour, et c'est à cette force qu'il doit d'avoir conquis la royauté. Il tenait tout courbé sous son poignet. Le bourreau marchait derrière lui et il avait fort à faire. C'est ainsi que l'esprit de révolte disparut de cette région. Les voisins convoitaient le royaume. Votre père sut leur faire passer cette convoitise. Votre père avait l'oreille fine. Il entendait de loin, chaque parole, chaque bruit. Et ce ne fut

que lorsque tout fut tranquille, silencieux comme dans un cimetière, que votre père, sur son trône, songea à se reposer. Vous montez aujourd'hui sur le trône paternel. Ouvrez les yeux et dressez l'oreille. Tenez toujours la main sur le pommeau du glaive. Ne sortez jamais sans une cotte de mailles dissimulée sous le pourpoint. Ne vous aventurez jamais seul. Tuez cent innocents plutôt que de laisser échapper un seul coupable ! Vous êtes le maître de la vie et de la mort de vos sujets ; pensez à ceci : un mort ne peut jamais nuire, un vivant est toujours à craindre !

ARLEQUIN

Je le sais... Monsieur mon oncle.

TANCRÈDE

Et, n'oubliez pas, que je suis là, perpétuellement, auprès de vous ! Vous régnez, moi je veille. Vous vous êtes absenté durant de longues années. Mon frère fut longtemps malade. La reine est aveugle. Moi, j'ai l'expérience du pays et je sais vers quels objets doit se porter de préférence la pensée royale. La pensée royale est en moi !

ARLEQUIN

Et quelle est la pensée royale ?

TANCRÈDE

Sur votre écusson, sur le nôtre, on a fait graver cette devise : « La force est le droit. »

ARLEQUIN

Armé de cette force, je deviens roi !

TANCRÈDE

Soyez roi ! Agissez en roi ! Et, dans cette devise, tâchez de puiser la sagesse. Les grands vont se rassembler bientôt pour vous accompagner à la cathédrale, Ma fille veut venir saluer son fiancé. Permettez que je la conduise vers vous...

ARLEQUIN

Vous pouvez vous retirer !

Tancrède sort.

SCÈNE V

ARLEQUIN, puis aussitôt CASSANDRE et UN BATELIER

CASSANDRE, entrant avec le batelier.

Quatre ducats pour la traversée, c'est beaucoup. Mais enfin, tant pis ! Tiens-toi prêt.

Le batelier sort.

ARLEQUIN

Cassandre !

CASSANDRE

Mon très noble seigneur !

ARLEQUIN

Que demandais-tu à cet homme?

CASSANDRE

Je discutais avec lui du prix de la traversée.

ARLEQUIN

Vous ai-je donc congédiés? Je n'en sais rien, et je ne voudrais conseiller à personne d'abandonner ma maison contre ma volonté! (Cassandre s'incline et veut sortir.) Non!... reste!... J'ai encore à te parler. Assurément, tu aimais fort Arlequin?

CASSANDRE

Oui, maître!

ARLEQUIN

Mais j'espère que ta fidélité pour ton seigneur ne se trouvera pas amoindrie, parce que ton seigneur s'est débarrassé d'Arlequin. Je puis te tuer aussi, si cela me fait plaisir!

CASSANDRE

Faites, maître!

ARLEQUIN

J'ai résolu de t'attacher définitivement à mon service particulier. Tu vas devenir mon domestique de confiance. Je veux t'avoir toujours auprès de moi. Mais, avant d'entrer dans ce nouvel emploi, il faut que tu me jures une obéissance aveugle! (Il lui saisit violemment

la main. Jure-moi, par ton amour pour Arlequin... que tu ne me trahiras jamais... jamais... jamais! (Cassandre hésite.) Tu hésites, je crois! Veux-tu donc que je doute de ta fidélité, de la soumission de ta bande, que je vous fasse jeter tous au fond d'un cachot?... Répète après moi : je jure...

CASSANDRE, dominé complètement par la volonté d'Arlequin.

Je jure...

ARLEQUIN

Sur le salut de l'âme de mon ami mort...

CASSANDRE, d'une voix lointaine.

Sur le salut de l'âme de mon ami mort...

ARLEQUIN

A propos, Arlequin était bien ton ami?

CASSANDRE, éclatant en sanglots.

S'il était mon ami! A quel point! Jamais je n'ai chéri un être autant que lui! A chaque moment, je serais mort pour lui!...

ARLEQUIN

Bien! C'est moi que, désormais, tu devras aimer à sa place! C'est pour moi qu'il faudra que tu sois toujours prêt à mourir. Peux-tu t'y engager?

CASSANDRE

Je vous obéirai en toutes choses, maître. Je ne vous trahirai jamais !

ARLEQUIN

Ce que je vais te dire, restera toujours renfermé en toi, secret même pour Colombine et pour Brighella, tes camarades? Quoi qu'il puisse arriver? (Cassandre s'incline profondément.) Bien, approche-toi, plus près... plus près encore, et regarde-moi dans les yeux... (Il saisit les deux mains de Cassandre. Très chaudement, et avec sa voix naturelle.) Je n'exige pas seulement ta fidélité, mais encore ton amour !

CASSANDRE, épouvanté.

Grand Dieu!

ARLEQUIN, l'embrassant.

Ce n'est pas un fantôme qui t'embrasse, c'est moi, ton Arlequin. C'est un vivant qui te tient sur sa poitrine, et non un mort!

CASSANDRE

Je rêve... Je deviens fou!

ARLEQUIN

Tu ne reconnais pas ma voix? As-tu oublié mes poignées de mains? Ne te souviens-tu plus de ma figure?...

CASSANDRE

Arlequin gît dans la mer profonde, assommé par le prince Bohémond!

ARLEQUIN

Non ! C'est le prince Bohémond, qui gît au fond de la mer, assommé par Arlequin ! Mais moi, je vis ! Et quelle vie ! Je me sens vivre cent fois. Toutes mes forces vitales se sont multipliées !

CASSANDRE

Dis-moi par quel prodige... Raconte-moi !...

ARLEQUIN

Je te dirai tout plus tard. Pour l'instant, le chemin que je viens de parcourir, les événements, le meurtre, tout est encore confus devant mes yeux. Quand je vis devant moi le prince mort, écrasé de ma main, pour la première fois une peur épouvantable me saisit. Je voyais devant moi, la hache du bourreau. Des instruments de torture, des tenailles rougies dansaient devant mes yeux !... Je me représentais déjà mes membres déchirés, saignants, arrachés !... Alors, à ce moment suprême, ma vie ne tenait plus qu'à un fil... mon art me procura les moyens de me sauver ! Sais-tu quels services, je rendais à mon très noble maître ? J'étais son double, son sosie. Il me fallait jouer ce rôle dans toutes ses aventures d'amour. C'est pourquoi, il tenait tant à moi, son égal par la taille et par la stature. Et, j'appris à le singer, oh ! à la perfection. Il me donna des vêtements identiques aux siens. Il était mon modèle et mon maître. Je n'ai jamais eu honte de jouer aucun

rôle, à l'exception de celui-là, me comprends-tu? Et, quand je le vis étendu devant moi, je fus frappé par cette possibilité de me sauver. Le cadavre à la mer, et puis, vite, avec la coutumière application, son masque, le masque du mort! J'espérais ainsi m'échapper du palais et m'enfuir bien loin! Mais le chemin n'était plus libre. Condamné à poursuivre, à continuer le rôle devant tous! Et, pendant que derrière le rideau, avec une hâte fiévreuse, je me métamorphosais en prince, je les entendais crier au dehors : « Où est le prince? Quel prince? Où est le roi Bohémond?... » Alors, il se passa en moi quelque chose d'inouï. Imagine-toi que tu voles à travers l'espace, et que, soudain, tu frôles une étoile. Un seul mouvement, et l'étoile est à toi! Tu peux saisir entre tes doigts, tout un monde. Je fis ce mouvement. Le monde fut à moi! Ma main tenait l'astre : je le voyais briller entre mes doigts! Oh! quel rôle que celui-là! Je suis un roi! Oui, un roi pour de bon! Ma force a vaincu le prince. La force de mon art me fait son héritier. Le masque est devenu sérieux. Quand je me ruai contre les Génois, quand je les culbutai dans les plaines d'Aliscamp, je sentis s'épanouir en moi un orgueil, tout autre que celui qui me soulève en scène, quand une vile populace crie bravo! Ah! le bravo des clairons qui sonnent la victoire, je l'entends encore qui ravit mes oreilles!

CASSANDRE

Tu joues un rôle heureux.

ARLEQUIN, sans même le remarquer.

Moi, le chien méprisé, l'esclave qui, lorsque le fouet allait cingler ses épaules, devait encore baiser la main du maître, me voici donc maître à mon tour, maître de tout un peuple! Un signe de moi et mes gardes accourent! Un mot de moi et je décrète la vie ou la mort. Je tiens en mes mains, le bonheur d'un royaume. Sais-tu bien ce que c'est que la puissance?

CASSANDRE

Oh! oui, celui-là la connaît, qui est sûr de son rôle, et qui jamais ne manque une réplique!

ARLEQUIN

C'est cela même! Dans la comédie de la vie, je ne manque aucune réplique. C'est pourquoi, je n'ai plus de rivaux. Une seule chose encore me fait peur. Tous les matins, il faut que je me compose le masque du mort. Et le mort se moque de moi et me fait la grimace!

CASSANDRE

Il se moque... de l'imposteur!

ARLEQUIN

Qu'est-ce que l'imposture et le mensonge? Qu'est-ce que la vérité? Ce qui est vrai, c'est la vie, la force, la

joie de vivre. La vie est un vin brûlant dans une coupe d'or! Et je bois la vie! Cassandre! Je bois la vie!

CASSANDRE

Et tu vas t'avancer vers la reine et recevoir la bénédiction de la mère?

ARLEQUIN

Non, je ne ferai pas cela! Je dirai à la reine qui je suis!

CASSANDRE

Alors, tout est perdu!

ARLEQUIN

Tant pis! Quand Tancrède me parla de cette rencontre inévitable, je défaillis; mais je me suis retrouvé. La reine est une femme forte et courageuse, qui aime son pays et connaissait son fils! C'est pourquoi, elle se taira, pour l'amour de sa patrie! Avoir délivré ce pays de Bohémond fut mon premier acte royal. Aucun conquérant n'est en mesure de revendiquer une gloire plus grande! J'en suis fier!

CASSANDRE

Et, si quelqu'un arrive à percer le mystère qui t'entoure?

ARLEQUIN

Qui le pourrait? Qui peut pénétrer un roi? Personne ne connaît ici le prince. Il était encore un enfant quand

il quitta le pays. Quand il revint, c'était le soir. Tancrède et les autres l'ont salué dans l'ombre de la nuit. Je suis sans inquiétude! Mais quelque chose me manquait cruellement : pouvoir parler à quelqu'un, à cœur ouvert, te sentir à mes côtés, retrouver pour quelques instants mon visage et ma voix véritables. Maintenant, je me sens bien... En avant!... à la besogne!.. en scène!... Je vais jouer une pièce véritable. Vois-tu, mon vieux, nous avons expérimenté ensemble ce qu'on nomme la vérité! Nous, les comédiens, les pîtres, nous sommes les seuls êtres honnêtes et sincères dans cette grande farce qu'est la vie! Car les rôles que nous jouons, nous les jouons ouvertement. Nous avouons notre masque. Les autres, par contre, sont trop lâches pour l'avouer. Ce sont eux les imposteurs! Ce n'est pas nous! Ce n'est pas moi! Le roi qui sent en roi ne ment pas! Viens!

Ils sortent tous les deux.

SCÈNE VI

BOURGEOIS, HOMMES et FEMMES
s'avancent.

PREMIER BOURGEOIS

Je veux me mettre ici. De là, je pourrai voir tout à mon aise.

SECOND BOURGEOIS

Oui, c'est une bonne place.

PREMIER BOURGEOIS, regardant au loin.

Voyez toutes les armures d'argent !

SECOND BOURGEOIS

C'est nous qui les avons payées !

PREMIER BOURGEOIS

Et tous les étendards ! Ceux-là, là-bas, sont les étendards génois ! Le butin d'Aliscamp !

SECOND BOURGEOIS

Voyez les têtes des jeunes filles qui se pressent aux fenêtres.

PREMIER BOURGEOIS

Elles agitent toutes leurs mouchoirs !

SECOND BOURGEOIS

Elles jettent des fleurs !

PREMIER BOURGEOIS

Des roses et des jasmins ? Comme cela sent bon ! comme les roses, en tombant, glissent gracieusement sur les armures !

SECOND BOURGEOIS

Voyez donc! Voyez!

PREMIER BOURGEOIS

Qu'y a-t-il?

SECOND BOURGEOIS

Là-bas, arrive le prince Tancrède!

PREMIER BOURGEOIS

Un noble seigneur!

SECOND BOURGEOIS

Dieu nous protège tous contre lui!

PREMIER BOURGEOIS

Tais-toi donc!

SECOND BOURGEOIS

Comme il jette des regards sombres!

PREMIER BOURGEOIS

Il porte le glaive de l'Empire.

SECOND BOURGEOIS

Il le porte comme un bourreau.

PREMIER BOURGEOIS

Et avec lui, vient Gisa, notre future reine.

SECOND BOURGEOIS

Oh! la robe magnifique! Oh! le beau voile!

PREMIER BOURGEOIS

Ma fille est sa suivante. Quand elle fait quelque chose qui ne lui plaît pas, elle lui enfonce une épingle d'or dans son bras nu.

SECOND BOURGEOIS

Derrière elle, ce jeune homme svelte?

PREMIER BOURGEOIS

C'est le prince Ezzo!

SECOND BOURGEOIS

Il salit ses vêtements à table et joue toute la journée avec des poupées de bois.

PREMIER BOURGEOIS

Mais il est très pieux.

SECOND BOURGEOIS

Il est bigot!... il se confesse tous les jours!

PREMIER BOURGEOIS

On dit qu'il est... (Il se touche le front du doigt).

SECOND BOURGEOIS

Tais-toi! Ne pouvez-vous rester tranquilles comme il sied à de bons bourgeois?

PREMIER BOURGEOIS

Où sont le prince Bohémond et la reine Gertrude?

SECOND BOURGEOIS

Ils vont se rencontrer ici, sous cet arbre. Pour que l'attente ne nous paraisse pas trop longue, j'ai apporté avec moi, une bouteille de vin.

PREMIER BOURGEOIS

Et moi, des oranges !

SCÈNE VII

TANCRÈDE, GISA et EZZO s'avancent.

GISA

Tu vois, père, je t'obéis.

TANCRÈDE

Le mariage ne se fera pas avant un an d'ici, quandl e deuil sera terminé. Jusque-là, il peut se passer bien des choses.

GISA

Crois-tu ?

TANCRÈDE

N'importe ! Quoi qu'il arrive, ma Gisa portera la couronne !

GISA

J'agirai en tout, suivant ton désir.

TANCRÈDE

Je n'en ai qu'un : le salut du royaume. Et, celui qui se mettra en travers de ma volonté, je le briserai!

Il se dirige vers le palais et gravit les marches.

GISA, en avant.

Ezzelino !

EZZO

Me voici !

GISA

Prends-moi la main!

EZZO

Que veux-tu, Gisa ?

GISA

Je t'aime, Ezzelino ; et l'autre... je le hais !

EZZO

Moi aussi !

GISA

Toi aussi, pourquoi?

EZZO

Parce que je serais roi, s'il ne l'était pas!

GISA

D'être roi, cela te ferait donc bien plaisir?

EZZO

Oui, un très grand plaisir !

GISA

Et pourquoi ?

EZZO

Parce que j'aurais des vêtements et des armes magnifiques, parce que tout le monde se courberait devant moi !...

GISA

Oh ! Et moi qui croyais que c'était pour moi seule, parce qu'alors, je deviendrais ta reine, ta belle et douce reine ! Oh ! pour toi, j'étalerais des robes plus éblouissantes que pour lui. Je m'avancerais vers toi dans un nuage d'encens. Je porterais des étoffes transparentes parce que que je sais que tu les aimes, et chaque nuit, je danserais devant toi... (Très bas, à son oreille). Je danserais devant toi, au son des tambourins et des cymbales. Et, chaque nuit, ce serait une danse nouvelle. Et après, quand j'aurais fini de danser... Ah ! mais cela n'arrivera jamais ! Jamais, je ne deviendrai ta femme !... Jamais mon petit Ezzelino ne revêtira les habits royaux !

EZZO

Gisa, pourquoi me dis-tu tout cela ?

GISA

Parce que cela m'amuse de te voir frissonner ainsi de

désir. Il te faut si peu de chose pour jeter feu et flammes !

EZZO

Gisa !...

GISA

Quoi donc ?

EZZO

Je hais Bohémond !

GISA

Trop peu encore !...

SCÈNE VIII

Les précédents ; ARLEQUIN

Arlequin suivi d'un riche et nombreux cortège, entre par la porte du palais.

ARLEQUIN

Je salue ma très chère fiancée.

Gisa s'incline profondément.
Arlequin la relève et l'embrasse.

GISA, étonnée.

Seigneur, vous m'embrassez aujourd'hui pour la première fois !

ARLEQUIN

Je vous vois aujourd'hui pour la première fois dans

toute votre ravissante beauté. Vous êtes belle, Gisa, et votre grâce me réjouit.

GISA, troublée.

Vous êtes aujourd'hui tout autre...

ARLEQUIN

Tout autre que le jour où vous avez jeté des raisins à la tête de mon pauvre Arlequin. C'était une délicieuse plaisanterie et je vous remercie pour le rire que je vous dois. Mais, peut-être, aujourd'hui, suis-je un autre homme, en effet. La présence d'une femme nous métamorphose toujours. Les alchimistes parlent d'une substance qui transforme tous les métaux et qui change l'argent en or. La femme est pour nous, dans la vie, une substance analogue. Les cœurs sont métamorphosés par sa présence.

GISA

En bien ou en mal?

ARLEQUIN

Le bien et le mal, quand il s'agit d'une femme, dépendent du degré de notre passion.

EZZO, à Tancrède.

Voyez donc votre fille.

TANCRÈDE

Je vois... et je veille. (Il descend les marches). Prince Bohémond, votre mère arrive!..

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, LA REINE

La reine entre. Elle s'appuie sur deux de ses femmes. Un page la suit, portant la couronne sur un coussin. Tous ceux qui sont présents se retirent et demeurent éloignés, dégageant la scène. Le page porte la couronne sur le banc de pierre. Tancrède y conduit la reine. Elle s'assied. Alors Tancrède s'avance vers Arlequin.

TANCRÈDE

Votre mère vous attend.

Il se retire en arrière. Profond silence. Arlequin traverse la scène, se dirigeant vers la reine, et s'agenouille devant elle

LA REINE, le cherche en tâtonnant, puis met ses mains sur sa tête.

Mon fils !... (Elle retire brusquement ses mains). Qui es-tu ? Tu n'es pas mon fils ?...

ARLEQUIN

Non ! Je ne suis pas ton fils !

LA REINE

Qui es-tu ? Où est mon fils ?

ARLEQUIN

Ton fils est mort. C'est moi qui l'ai tué !

LA REINE

Grand Dieu! aurais-tu entendu ma malédiction! Me punis-tu en exauçant ma prière?

ARLEQUIN

Écoute-moi! Écoute-moi! (Il touche sa robe.)

LA REINE

Tu touches ma robe avec des mains sanglantes!

ARLEQUIN

Les mains de ton fils aussi dégouttaient de sang. Le ciel s'est servi de moi comme d'un instrument pour le punir de tous les péchés dont il s'était rendu coupable. Je les connais tous. Ton fils s'en vantait ouvertement. Il serait devenu le bourreau de ton pays.

LA REINE

Je le sais!

ARLEQUIN

Si tu me repousses loin de toi, si tu m'abandonnes à la hache!... à la hache, que je mérite... Ezzo sera le maître de ta patrie!...

LA REINE

Je le sais!

ARLEQUIN

Alors décide-toi. Tu es aujourd'hui, avant tout, la

mère de ce pays tant éprouvé. Son salut repose en ta main.

LA REINE

Qui es-tu?

ARLEQUIN

L'homme de la force! Je prends sur moi ce que j'ai fait, sans hésiter! Je suis le vainqueur d'Aliscamp! J'ai battu les Génois!...

LA REINE

Qui es-tu donc, pour que l'on te prenne pour le prince Bohémond?

ARLEQUIN

Je suis un... (*Se reprenant.*) La nature m'a fait si pareil à lui, que même le rusé Tancrède s'y est trompé.

LA REINE

Tu as trompé Tancrède! Donc, tu es adroit! Tu as battu les Génois? Donc, tu es fort!...

ARLEQUIN

Tous nous regardent! Décide-toi! Annonce que je suis le meurtrier de ton fils et livre-moi au bourreau, moi, moi et ta patrie! Ou tais-toi, couronne-moi et je sauve ton pays! Je veux y employer toute ma force et l'arracher des griffes des tigres et des hyènes!. .

LA REINE

Tu le veux? Et, si tes efforts te trahissent?

ARLEQUIN

Alors je ne resterai pas roi une minute de plus.

LA REINE

O Dieu du ciel, faites que je voie!

ARLEQUIN

Entends-tu le peuple? Il murmure et s'impatiente. Décide-toi! Il lui embrasse la main. Et, quelle que soit ta décision, je te remercie d'avoir permis que je m'agenouille devant toi!

LA REINE

Je me suis décidée. Dieu est le souverain maître. Il a écouté ma malédiction. Lui-même a mis entre mes mains l'instrument de la vengeance. Sois donc son justicier! (Elle se lève et lui pose la couronne sur la tête.) Je te couronne!

TANCRÈDE, debout sur la première marche, lève son épée. D'une voix solennelle.

La reine couronne le prince Bohémond roi! Vivat!

LE PEUPLE

Vivat!

Le portail du milieu s'ouvre à deux battants. Les fanfares éclatent. Une multitude de nobles, revêtus d'armures magnifiques et de vêtements splendides, se placent à droite et à gauche, des deux côtés des marches. Toute une forêt de bannières et d'étendards.

ARLEQUIN, levant la main.

La force est le droit!

Arlequin gravit les marches. Tous les étendards s'inclinent. Maintenant il se trouve au sommet, devant l'entrée.

TOUS

Vive le roi!

LA REINE défaille et tombe entre les bras de ses femmes qui s'empressent autour d'elle.

Seigneur, ayez pitié de mon fils!

RIDEAU





ACTE TROISIÈME

Une chambre au château.

Au fond, porte menant à une galerie. Entre cette galerie et la salle du banquet, une grande porte artistiquement travaillée. A gauche, une grande fenêtre. Vue sur la mer. A droite, une petite porte. A gauche, une grande table couverte de papiers. Un ameublement riche et lourd. Arlequin est assis devant la table. A côté de lui, se tient debout Tancrède. La porte communiquant avec la galerie est ouverte. A toutes les portes se trouvent des gardes. A droite, en avant, une députation de pauvres paysans est agenouillée devant Arlequin.

SCÈNE PREMIÈRE

ARLEQUIN, TANCRÈDE, UN VIEUX PAYSAN, PAYSANS

ARLEQUIN

Que voulez-vous? Parlez! Votre roi vous écoute d'une oreille bienveillante.

LE VIEUX PAYSAN, s'agenouillant.

Sire, notre situation est affreuse. Nos terres sont piétinées par les chevaux des soldats. La bataille a eu lieu sur nos champs.

PREMIER PAYSAN

Notre village est brûlé.

SECOND PAYSAN

Nos troupeaux sont perdus.

PREMIER PAYSAN

Nous mourons de faim!

TOUS

Nous mourons de faim!

LE VIEUX PAYSAN

Secourez-nous! Monsieur le roi! Secourez-nous!

TOUS

Ayez pitié de notre grande souffrance!

LE VIEUX PAYSAN

Nous avons prié Dieu et nous venons vers toi. Sauve-nous! Sauve ton pays!

ARLEQUIN

Votre douleur m'émeut. Il ne sera pas dit que vous aurez vainement supplié votre roi! S'adressant à Tancrède Monsieur mon oncle, je veux les secourir, les secourir abondamment. Procurez-moi de l'argent!

TANCRÈDE

Nous n'en avons pas !

ARLEQUIN

Je veux les secourir ! N'entendez-vous point ?

TANCRÈDE

Sire, j'entends. C'est vous qui n'entendez pas ! Nous n'avons pas d'argent !

ARLEQUIN

N'ai-je pas ratifié les impôts que vous me proposiez d'établir? Impôts sur le sel et sur le sucre, sur les aliments et les vêtements de luxe. Où est l'argent de mes sujets?

TANCRÈDE

Il nous faut de nouveaux vaisseaux... Vos gardes du corps vont recevoir des armures dorées... Il va falloir construire votre nouveau palais...

ARLEQUIN

Je contremande cet ordre ! Pas d'or pour les gardes, pas de nouveau palais !

TANCRÈDE

Un roi qui revient sur une décision ! Avez-vous, dans vos voyages, rencontré jamais chose pareille ? Cela équivaudrait à dire : « Je me suis trompé. » Un roi ne se trompe jamais. Il a besoin de palais, tout comme Dieu a besoin d'églises. Il faut à Dieu, la magnificence et le faste du pape : il vous faut, à vous, toute la pompe et le

luxe de vos courtisans. Songez que vos nobles sont les véritables soutiens de votre trône. Votre tâche est de le consolider.

ARLEQUIN, désignant le groupe des paysans qui, timides et craintifs, se sont retirés dans une encoignure.

Mes soutiens, les voici! Que dois-je faire de ces pauvres, de ces indigents, de ces humbles?

TANCRÈDE

Traitez-les comme on traite des loqueteux! (S'avançant.) Ne voyez-vous pas que vous écœurez le roi? Allez-vous en!... Gardes, chassez-les!

LE VIEUX PAYSAN, pendant que les gardes poussent les paysans dehors.

Le roi voulait être compatissant! Est-ce là, la bonté du roi?

TANCRÈDE

En prison! Saisissez-vous de cet homme!

LE VIEUX PAYSAN

Qu'ai-je fait?

TANCRÈDE

Les mécontents sont des rebelles. Tu es celui qui parle pour eux. Qui se fait l'orateur de la rébellion mérite la mort!

ARLEQUIN

Il est libre!

LE VIEUX PAYSAN

Je leur dirai là-bas, ta grande bonté.

Il sort.

SCÈNE II

ARLEQUIN, TANCRÈDE

TANCRÈDE

Mon neveu, modérez une autre fois vos caprices. Apprenez à mieux respecter ce qu'exige la sécurité de l'État. L'État est au-dessus du roi! Au diable, toute cette canaille!...

ARLEQUIN

Mon peuple voulait me parler!

TANCRÈDE

Votre peuple? Comment la populace ose-t-elle entrer dans le palais du roi? Je donnerai des ordres...

ARLEQUIN

Ne suis-je pas moi-même une partie de mon peuple? La tête n'appartient-elle pas au corps? Mon cœur souffre pour ce peuple, pour ce malheureux peuple qui gémit au dehors. Je ne suis que le cerveau qui doit penser pour le pays.

TANCRÈDE

Ainsi parle un agitateur et non un roi par la grâce de Dieu! Le fils de mon frère ne doit pas parler ainsi. Vous n'avez rien de commun avec la foule bête et vile qui rampe dans les bas-fonds. Vous la dominez et ne devez pas vous en préoccuper davantage. Pour bien diriger un peuple, il faut apprendre à le mépriser. Est-il donc nécessaire que je vous répète tout cela?

ARLEQUIN

Répétez-le moi seulement chaque jour. Ah! vous êtes bien celui qui veille, en effet, et vous m'enseignez à fond, l'art de mépriser mes semblables.

TANCRÈDE

Voici un arrêt de mort, en voici encore un autre. Et, voilà le traité que vous imposez aux Génois!

ARLEQUIN, sursautant.

Non, je ne signerai plus rien. Je veux tout examiner par moi-même.

TANCRÈDE

Tout est examiné!

ARLEQUIN

Je veux vérifier les comptes-rendus des procès et causer avec les envoyés de Gênes!

TANCRÈDE

J'ai traité avec les ambassadeurs de Gênes. Chaque paragraphe du traité a été discuté. Quant aux procès, vos juges se sont chargés de rendre la justice.

ARLEQUIN

Mes juges?...

TANCRÈDE

Les juges que vous avez nommés pour rendre la justice en votre nom.

ARLEQUIN

Les ai-je nommés?... J'ai tout simplement signé les nominations que vous m'avez présentées. Et que m'avez-vous présenté? Le sais-je? L'ai-je vérifié?

TANCRÈDE

Vous vous préoccupez là, de choses tout à fait inutiles!

ARLEQUIN

Non, dites plutôt utiles, utiles au plus haut point! J'en ai assez d'être mené par vous. Je veux exercer le pouvoir que je possède.

TANCRÈDE

Vous l'exercez d'une façon souveraine. Votre volonté fait loi.

ARLEQUIN

J'exerce mon pouvoir suivant votre bon plaisir; c'est vous qui détenez ma volonté!

TANCRÈDE, souriant.

Soyez sûr qu'elle est en bonnes mains!

ARLEQUIN

Je suis un instrument, et rien d'autre! Mais je suis le maître et je le prouverai! Oui ou non, suis-je le roi?

TANCRÈDE

Vous l'êtes. Ni plus... ni moins...

ARLEQUIN

Qu'est-ce que cela veut dire?

TANCRÈDE

Vous portez la couronne. Moi, je porte votre épée! Signez!

ARLEQUIN

Non!

TANCRÈDE

Sire!...

ARLEQUIN

Je ne signerai pas! (Il repousse les papiers.) Appelez les ambassadeurs!

TANCRÈDE

Je m'y oppose. J'ai mené la chose à bonne fin. Une parole imprudente venant de vous peut tout remettre en question. Le traité est excellent, tel qu'il est!

ARLEQUIN

C'est moi le vainqueur d'Aliscamp!... C'est moi qui ai battu les Génois! Je veux aussi recueillir les fruits de la victoire!

TANCRÈDE

Vous êtes le vainqueur?... Vous avez battu les Génois? (Il rit.) Dites, en ce cas, tout de suite, que ce sont les plumes blanches de votre casque qui mirent en fuite les Génois. Il faut que je vous dise la vérité, roi Bohémond, afin que vous sachiez qui vous êtes. Ce n'est pas vous, mais bien vos maréchaux qui ont remporté la victoire. C'est moi qui attirai l'ennemi dans les marécages. C'est moi qui l'amusai, qui le trompai par des escarmouches d'avant-postes!... Si vous n'étiez pas arrivé la nuit où mourut votre père, je me serais mis moi-même à la tête des troupes, et, au lieu de plumes blanches, on aurait vu des plumes noires, les conduire à la bataille! Assurément, Sire, vous montez admirablement à cheval et le peuple s'imagine aisément que vous, et vous tout seul, êtes le vainqueur d'Aliscamp. Mais, quand nous sommes ainsi, entre nous, en tête-à-tête, à quoi bon se dissimuler la vérité!...

ARLEQUIN, *s'affaissant.*

Ainsi donc, je ne suis qu'une poupée dans votre main!

TANCRÈDE

Dites plutôt dans la main du destin, notre maître à tous! Depuis bientôt dix ans, je le rends favorable à votre maison et à ce royaume! Croyez-vous donc que vous ne seriez pas depuis longtemps déjà, chassé, assassiné, dépouillé de votre trône, si je n'étais pas là, veillant sur vous, veillant sur nous! Signez simplement ces deux arrêts de mort. Vous aurez alors aujourd'hui, deux raisons de plus pour dormir tranquille!

ARLEQUIN

Ainsi, je ne suis rien.

TANCRÈDE

Permettez! Vous êtes le roi! l'héritier de l'homme qui fut assez fort pour s'asseoir sur un trône et y demeurer par la ruse et la violence! Cependant, au cas où vous ne seriez pas Bohémond, au cas même où Ezzo ou tout autre enfant mineur monterait sur le trône, peu importerait au salut du royaume. Et, croyez-moi, tout n'en marcherait que mieux, au contraire! Car ce qui règne, ce n'est pas le roi, c'est la puissance royale, la pensée royale! J'administre votre héritage, souvenez-vous-en bien. Pourtant, il faut que je vous le déclare à votre louange, Sire, vous jouez admirablement votre rôle de roi!...

ARLEQUIN

Mon rôle!... Ne suis-je donc qu'un comédien!

TANCRÈDE

Je viendrai chercher plus tard les signatures. Et, n'oubliez pas, roi Bohémond, que vous donnez aujourd'hui un festin à la noblesse du pays!...

Il sort.

SCÈNE III

ARLEQUIN, seul, puis CASSANDRE.

ARLEQUIN

Un comédien! Il éclate de rire. Me voilà considérant comme une injure, ce qui, auparavant, faisait mon orgueil... Cassandre! Entre Cassandre. Allant vivement à sa rencontre.) Cassandre, ils disent que je joue bien mon rôle! Eh bien! non! je le joue mal. Je ne suis qu'un gâcheur! Est-ce que j'ai l'air d'un roi? Oui! Et pourtant, je n'en suis pas un. Je vais te montrer le secret du théâtre. Il faut oublier qu'il y a un acteur sur la scène! Il faut croire que sur les planches, agit et se trémousse, un avare, un prodigue, un misérable, un meurtrier, un roi! Mais, à cette fin, il ne suffit pas que nous sachions bien le rôle! Non! Il faut encore que l'acteur livre quelque chose de lui-même. Son rôle ne sera pour lui

la victoire, qu'à la condition qu'il pénètre jusqu'au tréfonds de son personnage. Celui qui n'a pas la ruse et l'audace d'un meurtrier, la foi d'un prêtre, le courage d'un soldat, ne saura jamais jouer le rôle d'un meurtrier, d'un prêtre ou d'un soldat, avec assez de vérité pour que les spectateurs, oubliant l'artifice, soient empoignés seulement par la beauté de la vie. C'est pourquoi l'acteur, à cause de la multiplicité de ses rôles, doit être un homme complexe. Il faut qu'il connaisse mieux que tout autre, sa propre nature et l'état de son âme. Il doit pouvoir lire en lui-même, à livre ouvert! Cassandre, je ne sens en moi, rien de royal! Je joue un rôle, je n'en crée pas!

CASSANDRE

Te serais-tu trahi?

ARLEQUIN

Non, mon vieux, je ne suis pas sorti de mon rôle! Je n'ai point manqué ma réplique. Gestes et paroles sont exacts, mais il manque à tout cela, le cachet artistique. Le cachet artistique!... J'ai devant moi une nature morte dont je voudrais faire un chef-d'œuvre et dont je ne puis rien tirer. La royauté, elle aussi, est un art! Et, peut-être, le plus beau de tous les arts et le plus passionnant, car un peuple est la matière brute dont un roi tire une œuvre. Celui qui n'est pas artiste, qui n'est pas créateur en ce genre, ne doit pas porter de couronne.

Sans cela, il lui arrivera la même chose qu'à moi, il deviendra une poupée, un jouet, un polichinelle!

CASSANDRE

Ton enthousiasme pour cette vie centuplée que tu me vantais, se serait-il donc évanoui?

ARLEQUIN

Évanoui?... Comme une fumée!... Oui, être un roi comme Ezzo, comme Bohémond, cela, je le puis être! Mais, me suis-je jamais contenté de ressembler aux autres? Non! Ce qui ne pouvait suffire à Arlequin, ne saurait suffire au roi! Chacun doit garder son caractère, son individualité et différer des autres. Si j'étais un roi véritable, Tancrède n'oserait point me parler ainsi. Mais, je n'ai pas trouvé la réplique juste et le mot nécessaire pour lui fermer la bouche. Cette réplique ne faisait point partie de mon rôle. Mon rôle est fini!

CASSANDRE

Il avait si bien commencé!

ARLEQUIN

Si bien? Non! par un mensonge et par une lâcheté! Quand je m'agenouillai devant la reine aveugle, elle me demanda : « Qui es-tu? » Je répondis : « Le vainqueur d'Aliscamp! » Je voulais dire : « Je suis Arlequin! » Mais, les paroles expirèrent sur mes lèvres.

J'avais honte : je rougissais de mon métier. C'était lâche! oui! c'était lâche! Et, ensuite, je lui promis de venger et de délivrer son pays! Je suis parjure ; je suis trop faible pour tenir ma parole. La peau de Bohémond me colle sur le corps! Bohémond n'a été ni un vengeur ni un libérateur. Je voulais être roi... et je ne suis que Bohémond. Je suis celui que je détestais et que je méprisais. Et, je commence à me mépriser moi-même.

CASSANDRE

Je ne puis te consoler!... et, d'ailleurs, accepterais-tu mes consolations?

ARLEQUIN

Non, mais j'accepterais tes conseils. Que fait-on quand on ne peut tenir sa parole?

CASSANDRE

On abdique!

ARLEQUIN

Abdiquer! Moi? Reprendre mes pérégrinations, vagabonder encore sur des routes poudreuses, égayer de mes farces, dans des auberges puantes, les paysans et la canaille, tromper Cassandre avec Colombine, échanger des gifles avec toi, afin que d'en bas, la multitude m'applaudisse et jette dans mon chapeau de la menue monnaie poisseuse? Ou bien, dois-je reprendre service auprès d'un grand seigneur et être placé au

même rang que ses perroquets, ses chiens savants, et ses singes apprivoisés? Non, Cassandre, je ne veux plus servir, jamais plus!

CASSANDRE

Nous servons tous. Le prêtre, le roi, l'artiste, chacun, ici-bas, est asservi à sa tâche. Le soldat sert son capitaine, le capitaine sert son général, le général sert son roi et le roi sert le peuple ! Tu te trompes, mon Arlequin, ce n'est pas le roi qui forme son peuple, car le peuple n'est pas une vaine argile qu'un roi peut pétrir à sa guise : c'est, au contraire, le peuple qui forme son roi, le peuple qui lui dit : « Je veux que tu sois ainsi, il faut que tu sois ainsi, ainsi et pas autrement !... » Et, alors, la royauté n'est plus une pitrerie, ni un leurre, plus un vain badinage, ni une simple comédie, elle devient un service sacré rendu à une grande cause, la cause du peuple ! Commander, c'est obéir ! Sache-le !...

ARLEQUIN

Mais moi, je veux être libre!... Tu entends, libre!...

CASSANDRE

Nul n'est libre, Arlequin ! Quelle est la plus noble qualité de l'homme? La fidélité. Et qu'est-ce que la fidélité ? Un service infatigable. Il est à plaindre, celui qui sert un maître indigne, que ce soit un homme ou

une pensée. Je ne suis qu'un pauvre comédien, mais j'ai toujours été fidèle : fidèle à mon art, fidèle à toi, mon Arlequin !

ARLEQUIN

Je le sais, mon vieil ami !

CASSANDRE

Nul n'est libre ! Les uns voient leurs maîtres, les autres ne les voient pas. Mais les maîtres invisibles sont les pires. On ne peut les attendrir, satisfaire leurs caprices et implorer leur pardon.

ARLEQUIN

Que veulent donc les hommes qui demandent la liberté ?...

CASSANDRE

Ils veulent tout simplement ne plus voir leurs bourreaux, leurs tyrans. Ils veulent enfouir leurs têtes dans le sable chaud, comme l'autruche. Mais ceux qui crient le plus fort, ceux qui gesticulent le plus, sont aussi ceux qui sont ensuite le plus dominés par le maître invisible, l'idée fixe qui les harcèle sans cesse et les pousse à coups de fouet, au-devant de la mort !... Ils jouent la grande comédie de la liberté et ils ne savent pas, qu'eux aussi ne sont que des comédiens !...

ARLEQUIN

Ils ne le savent pas ! C'est l'essentiel ! Vois-tu !

l'ignorance fait le bonheur. Si je ne me connaissais pas, je ne me jugerais point : je serais donc heureux de posséder le pouvoir. Mais voilà ! je me connais ! Je suis Bohémond et j'aperçois Arlequin ! Je suis Arlequin et je vois Bohémond ! Je suis un acteur qui se regarde lui-même. Et, mon art m'apparaît inutile, impuissant et vain. Les autres sont leurs propres dupes. Mais moi, je vois, oui, Cassandre, je veux tout voir. Va. Va-t'en. Je veux éprouver la constance du cœur humain. Si cette épreuve réussit, je remercierai le destin de m'avoir rendu capable de la tenter.

CASSANDRE

Que veux-tu faire?

ARLEQUIN

Eh ! ma foi ! tâcher de conquérir quand même le bonheur. Mais ne me demande rien, et laisse-moi seul. (Cassandre veut répliquer.) Laisse-moi !...

Cassandre s'en va.

SCÈNE IV

ARLEQUIN, resté seul, s'approche de la fenêtre.

ARLEQUIN

La mer est calme !... Qu'apportera l'heure suivante ?

Quelle tempête sortie des flots viendra déferler et jaillir sur la falaise ?... (Il va à la porte du milieu, et appelle.) Chambellan ! (Un chambellan paraît.) Appelez Colombine ! Dites-lui que le roi est de mauvaise humeur et désire être égayé ! (Le chambellan sort. Arlequin retourne à la fenêtre et se remet à regarder au loin.) Je vais enfin savoir ! Je vais être heureux... peut-être !... (Il continue à rêver.)

SCÈNE V

ARLEQUIN, COLOMBINE

COLOMBINE, devant le silence d'Arlequin, qui ne s'est pas aperçu de son entrée.

Vous m'avez fait appeler, mon noble maître ?

ARLEQUIN, tout à fait dans son rôle.

Il y a longtemps que je ne t'ai point vue ! Te caches-tu donc devant moi ?...

COLOMBINE

Je ne me cache pas.

ARLEQUIN

Tu es fâchée, parce que j'ai assommé ton amant ?

COLOMBINE, brusquement.

Arlequin n'était pas mon amant !

ARLEQUIN

Mais il t'a aimée, je le sais. Tu as été sage et tu n'as pas voulu l'écouter. Je veux récompenser ta sagesse. Si tu as un désir, parle.

COLOMBINE

Je ne désire rien.

ARLEQUIN

Rien? Pourtant, autrefois, tu avais des caprices. Ne t'ai-je pas donné, à Venise, des chaînes d'or, des perles et des turquoises ? Non?

COLOMBINE

Non, Sire, vous vous trompez! Je n'ai jamais rien accepté de vous.

ARLEQUIN

Même pas un petit baiser, par-ci, par-là. Cela, pourtant, tu as dû l'accepter?

COLOMBINE

Non, Sire, vous ne m'avez jamais embrassée. Et, vous-même devez le savoir parfaitement... puisqu'un jour, où vous aviez voulu m'embrasser... de force...

ARLEQUIN

Oui, de force...

COLOMBINE

Je vous ai repoussé... Pardonnez-moi d'évoquer ce souvenir... je vous ai repoussé contre la table, et vous êtes tombé... par terre.

ARLEQUIN, *avec un mouvement de joie involontaire.*

Ah !

COLOMBINE

Pardonnez-moi ! J'étais alors... très niaise !...

ARLEQUIN, *glacé par ces dernières paroles.*

Ah ! tu t'en rends compte maintenant ?...

COLOMBINE

Oui, je m'en rends compte !...

ARLEQUIN

Et si je recommençais aujourd'hui ma tentative d'autrefois... qu'en dirais-tu, mon cher trésor ?

COLOMBINE

Je ne suis qu'une servante à votre service !

ARLEQUIN

Changeons les rôles. Suppose que tu aies sur moi plein pouvoir. Suppose que je sois ton esclave ? Que ferais-tu ?...

COLOMBINE, incertaine.

Je ne sais pas !...

ARLEQUIN

Je serais à tes pieds... Pourrais-je les baiser ?...

COLOMBINE, à voix basse.

Oui !

ARLEQUIN

Pourrais-je presser tes genoux ?

COLOMBINE, baissant encore la voix.

Oui.

ARLEQUIN

Pourrais-je t'attirer à moi, te presser sur mon cœur. Oui, je te saisirais dans mes bras... Tes joues brûlent de fièvre... ta poitrine se soulève... Viens... Ce sera une chevauchée à travers la volupté, la joie, la folie !... Notre commune ivresse nous emporte. Plus de rênes, plus de freins ! (Colombine se tient cramponnée à la table et ferme les yeux. Ses forces sont sur le point de l'abandonner.) Tu as bien fait de te refuser à Arlequin. Je lui dois une heure divine !...

COLOMLINE, revenant à elle, en entendant le nom d'Arlequin.

Oui, c'est bien à lui seul, que vous serez redevable de cette heure-ci, à lui, tout seul !

ARLEQUIN

Je veux en profiter. Viens !...

COLOMBINE

Non, pas maintenant!

ARLEQUIN

Quand donc?

COLOMBINE

Cette nuit...

ARLEQUIN

Tu laisseras ta porte entr'ouverte?

COLOMBINE

Oui, maître, je t'attendrai!

ARLEQUIN

Nuit radieuse! Et, demain, je te donnerai un collier de perles.

COLOMBINE

Des perles rouges, n'est-ce pas? Je n'en désire point d'autres!

ARLEQUIN

Ainsi donc, cette nuit?

COLOMBINE

Oui! Ta servante t'obéira, roi Bohémond, comme tu le désires!

Elle sort.

SCÈNE VI

ARLEQUIN

Aussitôt qu'Arlequin est seul, il se jette sur le fauteuil.

ARLEQUIN

Une victoire aisée! Oui, en vérité, une victoire bien facile! Réjouis-toi donc, Arlequin! Colombine est à toi, ta douce, ta chère Colombine! Elle t'attendra cette nuit, comme tu le désires! Pour être la maîtresse d'un roi, que ne sacrifierait-on pas? Colombine est assurément une fille délicieuse, nullement bégueule, nullement timide!... C'est beau, tout de même, c'est beau d'avoir en mains, le pouvoir!... Je suis donc arrivé au but! Je connais maintenant ma Colombine, ma royale colombe!... Eh bien, Arlequin, es-tu satisfait? (Il saisit un miroir.) J'ai l'air superbe! C'est ainsi qu'il faut être pour lui plaire! Un comédien? Peuh! un roi, à la bonne heure!... (Il éclate en sanglots.) Cette victoire, je l'ai remportée, moi tout seul, moi... le Roi!

SCÈNE VII

ARLEQUIN, UN CHAMBELLAN

LE CHAMBELLAN

Sire...

ARLEQUIN, sursautant.

Qu'y a-t-il ?

LE CHAMBELLAN

On attend l'arrivée du roi.

ARLEQUIN

Qui attend ?... (Se souvenant). Ah ! oui, le festin... je viens. (Le chambellan va à la grande porte donnant sur la galerie, et l'ouvre à deux battants. On voit la salle du banquet parée et illuminée. Les nobles sont assis à des tables. Le chambellan entre dans la salle). A moi la réplique !... En scène !...

Il franchit la porte qui se referme derrière lui.
On crie dans la salle : « Vive le Roi ! » Sonnerie de trompettes.

SCENE VIII

La scène reste vide un moment, puis entrent :

BRIGHELLA ET COLOMBINE

BRIGHELLA

Viens donc voir. Je n'ai jamais assisté à une aussi belle fête. On mange dans des assiettes d'or. On vient d'apporter un paon tout entier.

COLOMBINE

Brighella, écoute-moi. Prends ceci. J'ai vendu tout ce que je possédais. Cela pourra suffire. Descends au rivage. Tu y verras une barque attachée. Je me suis entendue avec le patron. Il demande juste la somme que j'ai là. Dis-lui qu'il doit se tenir prêt pendant toute la nuit.

BRIGHELLA

Que se passe-t-il donc, cette nuit?

COLOMBINE

Tu le sais. Je vais atteindre mon but et je tiens mon serment. Le roi se rend cette nuit chez moi. Je ne mettrai pas le verrou. Le roi Bohémond m'en a prié. Il aurait pu ordonner. Il s'est contenté de supplier! Pouvais-je lui refuser? Non, n'est-ce pas! Je vais me parer pour le recevoir dignement. C'est à peine si j'ai la patience d'attendre l'heure où je serai près de lui, ayant ceci sur moi! (Elle montre son poignard.) Si je réussis à le tuer du premier coup, je m'enfuis avec vous sur la barque. Si mon entreprise échoue, c'est la torture et la mort qui m'attendent!... Que m'importe!...

BRIGHELLA

Où t'es-tu procuré ce poignard?

COLOMBINE

C'est un simple poignard de théâtre... un fer émoussé. Une heure durant, je l'ai aiguisé. Maintenant, il suffira.

Elle promène ses doigts sur la lame et tâte la pointe.

SCÈNE IX

COLOMBINE, TANCRÈDE

Pendant toute la fin du discours précédent, dans l'entrebâillement de la porte du fond, Tancrède est apparu sans être remarqué de Brighella et de Colombine. Maintenant, il s'avance; Colombine et Brighella se séparent et s'inclinent profondément. Dans sa hâte et son trouble, Colombine a conservé son poignard à la main. Tancrède fait signe à Brighella de sortir, et, par un geste, ordonne à Colombine de rester. Brighella s'en va

TANCRÈDE

Demeure, mon enfant.

COLOMBINE

Qu'ordonne Votre Altesse?

TANCRÈDE

Que veux-tu donc faire de ce poignard? Ce n'est pas un jouet pour petites filles !...

COLOMBINE

Aussi, ce n'est pas un jouet, et moi, seigneur, je suis une femme !...

TANCRÈDE, s'avançant vers elle.

Ah ! Et tu aurais le courage de me dire, ce que tu veux faire, avec ce poignard? Tu aurais le courage d'avouer que tu comptes tuer cette nuit, notre bien-aimé maître et roi, que Dieu protège !... (Un silence.) Le roi vient cette nuit chez toi.

COLOMBINE

Oui, seigneur, il vient chez moi !

TANCRÈDE

Chez sa maîtresse !

COLOMBINE

Je ne suis la maîtresse de personne ! Ni celle du roi, ni...

TANCRÈDE

Ta vertu m'importe peu ! Laissons ces enfantillages ! Mais si tu as encore une fois à faire dans un palais, parle plus bas ! Ou plutôt ne parle pas du tout ! Celui qui veut agir, doit savoir se taire ! Les femmes devraient se le dire une fois pour toutes !...

COLOMBINE, tombant à ses pieds.

Qu'allez-vous faire de moi?

TANCRÈDE, lui faisant signe de se relever.

C'est un bonheur pour toi, que personne d'autre que moi ne t'ait entendue. Je suis un maître doux et indulgent. Je ne te ferai rien. Ce que tu médites n'est pas si sot. Je ne puis même pas te blâmer. Tout, dans le monde, se passe d'une façon si étrange. Toi et moi, nous avons la même pensée et la même volonté : toi et moi, nous avons le même but. Et, tu peux être un instrument joli et charmant pour mon entreprise. Mais, sauras-tu terminer ton ouvrage? Bohémond est méfiant. Il porte une cuirasse sous son pourpoint.

COLOMBINE

Ne saurai-je pas arriver à lui faire enlever sa cuirasse? J'ai toute une nuit à moi, pour cela.

TANCRÈDE

Essaye toujours! Pourtant je veux t'aider, mon enfant. Ta chambre n'a qu'une sortie. Dès que Bohémond en aura passé le seuil, laisse tomber le rideau de ta fenêtre, ce sera pour moi le signal. A partir de ce moment, le roi sera dans le piège. Je te donnerai une heure. Ce temps écoulé, je viendrai moi-même chercher le corps. Et, si tu ne peux me livrer un cadavre, je ferai en sorte pour que l'homme qui sera chez toi devienne un cadavre! Pour toi, on ne te fera rien. Les comédiens seront libres. Mais, avant le lever du soleil, il faut que vous soyez partis. Et, si l'un de vous se laisse jamais apercevoir ici, je le fais pendre à la première

potence! Fais-y bien attention, je parle aussi pour toi Maintenant!...

Il porte la main à sa ceinture et en tire une bourse qu'il veut donner à Colombine.

COLOMBINE

Seigneur, pour qui me prenez-vous?

TANCRÈDE, riant.

Quoi? cet or te blesse! Je te l'offre, non pour payer de l'amour, mais de la haine!

COLOMBINE

Payez un spadassin, mais non moi!

TANCRÈDE

Tu refuses, tant mieux! J'ai d'autant plus confiance en toi! Et, souviens-toi que vous êtes assurés de ma bonté et de mon indulgence jusqu'à demain matin, à l'aube, mais pas un instant de plus! Bonne chance!...

Il lui fait de la main, signe de se retirer. Colombine sort.

SCÈNE X

TANCRÈDE, EZZO

EZZO, s'avançant.

Vous m'avez fait appeler. Que voulez-vous de moi?

TANCRÈDE

Prépare-toi! Demain, tu seras roi!

EZZO

Et mon cousin Bohémond?

TANCRÈDE

Cela, c'est mon affaire!

EZZO

Mon cousin Bohémond est fort!

TANCRÈDE

Il y a des choses plus fortes que lui. Moi, je suis plus fort! Et il voudrait jouer au plus fin avec moi! As-tu entendu son discours? Se moque-t-il de nous?... La vérité? La vérité? On la dit à son ennemi quand il est par terre et qu'il ne peut plus nuire! La vérité comme raison d'État? Est-ce que ce blanc-bec est devenu fou? A-t-il l'intention de détruire, par ses insanités, l'édifice que mes mains ont élevé? C'est mon œuvre! L'État est une vaste horloge. Chaque roue dentée s'engrène dans une autre. La pensée royale y donne le mouvement. Il porte la main dans la machine? Tant pis pour lui, si elle le broie!

DES VOIX, dans la salle.

Vive le roi!

TANCRÈDE, se tournant de nouveau vers Ezzo.

Accoutume-toi à ce cri! Demain, c'est à toi qu'il s'adressera! Fais en sorte que la fête dure longtemps et soit aussi gaie que possible. Mets des gardes à toutes les portes de la salle. Le mot de passe est : « Patience ! » Et, maintenant, va!

EZZO

Et, la reine? La mère du roi?

TANCRÈDE

Elle s'est retirée au couvent des Carmélites et pleure, et prie. Elle se flagelle le dos et se brise le front contre les murs. Elle ne parle à personne, si ce n'est à Dieu. Elle n'appartient plus à cette terre. Elle fait pénitence, très durement, je ne sais pourquoi. Rien de terrestre ne peut plus l'émouvoir. Elle ne recevra même pas la nouvelle de la mort de son fils. Va et fais ce que j'ai ordonné!

Ils s'en vont tous deux de côtés différents. On entend dans la salle, des cris de joie, des vivats et des bruissements de verres.

SCÈNE XI

ARLEQUIN et GISA sortent de la salle.

ARLEQUIN, poursuivant Gisa.

Tu ne m'échapperas pas! Arrête-toi et réponds!

GISA, étourdie par le vin.

Pourquoi me tourmentez-vous ainsi?

ARLEQUIN

Pourquoi as-tu refusé de boire, dans mon verre, à ma santé?

GISA

Un caprice!

ARLEQUIN

Crois-tu que j'ignore que tu as versé du poison dans ma coupe! Ezzo était probablement trop lâche! Tu as voulu agir toi-même. Avoue!

GISA

Votre Majesté se trompe!

ARLEQUIN

Je ne me trompe pas. J'ai vu, dans la glace, avec quelle dextérité, derrière mon dos...

GISA, tombant à genoux.

Oui, je l'ai fait!...

ARLEQUIN

Pourquoi?

GISA

Parce que je vous hais!

ARLEQUIN

Mais, à mon arrivée, tu m'as rendu le baiser que je t'ai donné !

GISA

C'était nouveau pour moi, d'échanger un baiser avec un homme détesté !...

ARLEQUIN

Quel raffinement !

GISA

Mais pendant que je vous embrassais, je vous haïssais tout de même !...

ARLEQUIN

L'audace de ton aveu me plaît !...

GISA

Qu'allez-vous décider de moi ?

ARLEQUIN

Je ne le sais pas encore.

GISA

Faites de moi ce que vous voudrez ! Sire !

ARLEQUIN

Toi aussi ! Toutes les mêmes ! Ah ! que c'est délicieux d'être roi ! Quel trésor que la toute-puissance !... Euh !... Lève-toi ! Tu me soulèves le cœur. (Gisa se relève.) Étant déjà ma fiancée, avec qui m'as-tu trompé ? Ezzo ne compte pas !...

GISA

Avec personne... Si, pourtant, une fois... en pensée... Si vous n'aviez pas assommé Arlequin, je vous aurais trompé avec lui. Il me plaisait, et je voyais dans ses yeux que je lui plaisais aussi !

ARLEQUIN

Il se peut que tu aies plu à Arlequin ! C'était un pauvre benêt de croire qu'il pût y avoir une âme dans ce corps royal. Une âme ! J'en cherche une digne de moi, pour m'unir à elle ! Je suis tout seul ! Arlequin, mon meilleur ami, le fou à qui tu plaisais, est mort. (Un silence.) Tu attends ma décision. Je veux réfléchir. Ce sera justement ton châtiment d'attendre ainsi ce que je résoudrai. Peut-être me déciderai-je aujourd'hui... peut-être demain... peut-être dans une semaine !... Jusque-là, attends. Et, si tu parles, si tu te trahis, ton beau corps, qui éveilla la passion d'Arlequin, appartiendra au bourreau, avant qu'il exécute mon ordre. Maintenant, princesse Gisa, retournez dans la salle ! Je vous suis aussitôt ! (Gisa sort.)

SCÈNE XII

ARLEQUIN, CASSANDRE

ARLEQUIN, ouvrant brusquement la porte à droite.

Cassandre ! Ma royauté est une tunique de Nessus ! Je veux l'arracher ! Gisa, ma fiancée, voulait m'empoisonner ! Mon oncle Tancrède prépare une vengeance sanglante, j'en suis certain. Je suis entouré d'assassins ! Ezzo est caché derrière la porte et attend ma sortie ! Mais tout cela n'est rien ! Je voulais résister à tout et demeurer roi, en dépit de leurs pièges et de leurs guet-apens ! Je ne suis pas l'homme qui convient à ce rôle. Ce que je suis ? Un comédien ! Rien d'autre ! Je le redis maintenant avec mon ancienne fierté ! Aujourd'hui un roi... demain un bouffon... après-demain, un filou ! Mais non pas, un roi tous les jours ! Non, Cassandre, non !...

CASSANDRE

Que veux-tu faire ?

ARLEQUIN

Redevenir moi-même ! Rire de nouveau aux dépens des gens au lieu de laisser les gens rire à mes dépens. Et crois-moi, mon rire vaut une couronne. Est-ce que la vérité toute nue ne la vaut pas ? J'ai la vérité dans ma poche. Et vous allez voir maintenant quel

artiste je suis!... Je vais jouer les rois, de façon à faire dresser les cheveux sur la tête du vénérable public, à moins qu'il ne préfère se tenir le ventre, à force de rire. Je vais vous représenter des ministres et des chanceliers, si bien que, plus tard, les gens rougiront de l'être! Et je vous raconterai quel est l'aspect intérieur d'une cour. Pouah! une réunion de morts! Rien que des masques! C'est horrible! Une multitude de grands noms, derrière lesquels il n'y a rien, rien d'autre que le passé. Et tout cela sent le pourri! Que savent-ils de la vie véritable? Je remonte de nouveau à la lumière! Et quand nous donnerons la comédie de l'amour, je vous jouerai le rôle de l'amoureux bafoué, honni, trompé, avec une telle perfection que vous en frémirez tous! L'amant trompé? Non! L'amant rongé par la douleur! oui, je veux jouer, jouer, pour m'arracher de l'âme cette souffrance, pour me délivrer, grâce à mon art, de la douleur qui me dévore!

CASSANDRE.

Ainsi, tu t'en iras de nouveau avec nous?

ARLEQUIN

Jusqu'au bout du monde! Je ne veux plus parler à voix basse! Je ne veux plus me taire! Je veux crier! je veux vivre! Et vous, les chiens lâches, en bas, je vous forcerai bien à applaudir. Je suis moi de nou-

veau, en chair et en os ! Ah ! comme j'ai soif d'applaudissements ! D'applaudissements véritables, arrachés par la force de mon art, que vous le vouliez ou non ! Auprès de ces bravos qui m'exaltent, qu'est-ce que le murmure approbateur de mes courtisans, que sont les acclamations hésitantes et commandées du peuple ! Que dis-je, les bravos ! Non ! mais les cris de joie, d'enthousiasme, d'admiration ! Ah ! Cassandre ! Je me sens revivre !

CASSANDRE

Ainsi, tu redeviens nôtre ?

ARLEQUIN

A partir de demain. Car, cette nuit, je veux encore être roi !

CASSANDRE

Je vais avertir immédiatement Colombine et Brighella.

ARLEQUIN

Pas un mot de ceci à Brighella et à Colombine, crains sans cela mon courroux royal ! Je parlerai moi-même à Colombine. J'y tiens ! Tu entends, Cassandre, pas un mot à personne !

CASSANDRE

Mon cher, bien aimé, unique Arlequin ! Ainsi, te voilà, de nouveau, libre ?

ARLEQUIN

Oui, demain matin, en route pour la liberté ! Je jette ma couronne en l'air, j'échange mon sceptre contre une batte, et je veux de nouveau jouer mon rôle de par le monde… le rôle du fou, qui dit la vérité !…

RIDEAU





ACTE QUATRIEME

La chambre de Colombine. Petite et étroite, au fond et à gauche, une alcôve; au milieu, une porte basse; à droite, une fenêtre.

SCÈNE I

COLOMBINE, BRIGHELLA, bientôt après CASSANDRE

COLOMBINE

As-tu prévenu Cassandre?

BRIGHELLA

Oui, il va venir de suite. *Il écoute.* Entends-tu le bruit qu'ils font? Quelle fête! Ah! un roi pareil est à envier!

COLOMBINE

Oui, un roi pareil est à envier!

CASSANDRE *entrant.*

Que voulez-vous de moi?

COLOMBINE

Nous allons partir. Un bateau nous attend au port. Attends à bord mon arrivée. J'ai encore quelque chose à terminer ici.

CASSANDRE

Mes enfants, c'est impossible.

COLOMBINE

Pourquoi cela?

CASSANDRE

Attendez jusqu'à demain.

COLOMBINE

Pas une heure de plus que le temps nécessaire!

CASSANDRE

Pas une heure de moins que le temps fixé par l'ordre du roi.

COLOMBINE

Du roi? Est-ce de celui qui assomma Arlequin, ton meilleur et ton plus noble ami? Tu répétais sans cesse que tu lui étais dévoué corps et âme, et que tu passerais pour lui à travers le feu. Es-tu donc prêt maintenant à te dévouer pour son meurtrier? Tu as une âme de laquais, Cassandre.

CASSANDRE

Tu ne sais ce que tu dis!

COLOMBINE

Je ne le sais! mon Arlequin! Voilà ce qu'était ton ami! Et moi qui te répétais : « Je ne t'aime pas. » Pour voir le monde tel qu'il est, il faudrait pouvoir le contempler du fond de la tombe.

CASSANDRE

Je suis au service de mon maître, et je fais ce qu'il m'ordonne.

COLOMBINE

Cassandre, je ne te comprends pas. Je n'ai pas le temps de chercher à pénétrer les raisons qui te font ainsi agir... Tu as probablement juré fidélité à ton nouveau maître! Et, violer un serment est chose fort délicate! Tu ne veux pas partir avec nous. C'est bien! Reste! Fais-toi engraisser! mais efface-nous de ton souvenir, tout comme nous t'effaçons du nôtre. Tu es mort pour nous, aussi mort qu'Arlequin! (Brighella veut parler, mais Colombine l'en empêche.) Nos chemins se séparent. Va, retourne ramper dans l'antichambre de ton maître et veille sur sa vie. Mais veilles-y bien! Car, s'il la perdait... — mon Dieu! une telle chose se perd si facilement!... — tu n'aurais pas de nouveau maître, et ne saurais que devenir sur tes vieux jours! (Elle frappe du pied.) Va-t-en, te dis-je! (Cassandre veut s'avancer vers elle, pour lui tendre la main. Croisant ses mains derrière le dos.) Ma main

dans la tienne ? Non ! Elle pourrait s'amollir au contact de ta faiblesse et j'ai besoin aujourd'hui d'une main tranquille et sûre. Adieu, Cassandre, sois heureux au service de ton maître.

CASSANDRE

Nous nous reverrons.

Il sort.

COLOMBINE, *à Brighella.*

Prends ce coffret et rends-toi au bateau. Récite à mon intention autant de *Pater* que tu pourras. Mais, si je ne suis pas là au lever du soleil, alors prie pour le salut de mon âme. Adieu.

Brighella s'en va.

SCÈNE II

COLOMBINE

COLOMBINE

Minuit approche ! La fête semble terminée. Je n'entends plus rien. (*Elle écoute.*) Tout est maintenant silencieux. Ah ! mon cœur ! comme il bat fort ! Cette nuit, je vais laisser entrer un homme dans ma chambre. Cœur lâche ! Tais-toi ! Tu n'as rien à faire avec cet homme ! Ah ! si c'était Arlequin !... (*Elle allume les bougies.*) Il faut qu'il y ait de la lumière ! Sans cela, je ne saurais où le

frapper ! Ah ! si c'était Arlequin, comme j'éteindrais vite tous les flambeaux, pour qu'il ne voie pas mon visage ! Il saurait bien trouver mes lèvres en dépit des ténèbres ! mais Arlequin est mort, et c'est Bohémond qui vient !

SCÈNE III

GISA, COLOMBINE

COLOMBINE, *stupéfaite.*

Princesse Gisa !

GISA

Tu es étonnée de me voir ! Tu attendais probablement quelqu'un d'autre ?

COLOMBINE

Oui, en effet, j'attends quelqu'un d'autre. Et je vous prierais très respectueusement, princesse...

GISA

Nous avons le temps, mon enfant, de causer toutes les deux. Le roi se trouve encore avec mon père. Car c'est le roi que tu attends, n'est-ce pas ? Mon père n'a rien de caché pour moi. Je sais ce qui doit se passer ici.

COLOMBINE

Que vous importe, princesse ?

GISA

Oh ! je crois qu'il m'importe encore plus qu'aux autres. Car pour toi, Bohémond ne peut être qu'un amant ! mais pour moi, il est le Roi et l'époux futur.

COLOMBINE

Que voulez-vous de moi ?

GISA

Assieds-toi près de moi, mon enfant. Je vais te dire ce que je veux. *(Elle s'assied et attire Colombine près d'elle.)* C'est ici que cela doit se passer ! Ah ! comme je le hais, cet homme ! Écoute-moi, Colombine ! Changeons les rôles ! Laisse-moi l'attendre à ta place !

COLOMBINE

Vous le haïssez pourtant, dites-vous ?

GISA

Et toi, ne le hais-tu pas ? Ferais-tu, sans cela, ce que tu médites ? Aurais-tu, sans cela, refusé la bourse pleine de ducats ? Nous le haïssons toutes les deux. Mais, qu'est-ce que cela peut te faire de me l'abandonner ? Car, moi, j'ai une vengeance particulière à satisfaire. Il m'a dédaignée, il m'a repoussée loin de lui... Ah ! je veux le conduire à travers tous les ciels et tous les enfers ; je veux l'entendre murmurer à mon oreille des paroles délirantes ! Et alors, je lui enfoncerai le poignard dans

le cou ! Oui, je vois la place ! Je sais où et comment je puis l'atteindre ! accorde-moi cette joie, laisse-le moi, donne-le moi ! Tiens, prends ces perles, prends ces colliers, prends cette bague, son cadeau de fiançailles, mais laisse-le moi !

COLOMBINE, se levant.

Pouah !

GISA

Laisse-le moi ! Qu'est-ce que cela peut te faire ? Son baiser t'attire-t-il ?

COLOMBINE

Je le tuerai avant !

GISA

Au fond, ce que tu veux venger par ton acte, je le venge ainsi que toi ! Tu ne veux que sa mort ? Eh bien ! il mourra ! J'éteindrai les lumières. Jusqu'à son dernier râle, il croira que c'est Colombine qui l'embrasse. Colombine qui l'a tué !

COLOMBINE

Je ne veux pas qu'il puisse jamais croire que Colombine s'est abaissée jusqu'à ses lèvres ! Ce que je veux, je l'exécute moi-même ! Si vous m'offriez votre couronne, je la refuserais. Cette nuit n'est pas à vendre ! Et, serais-je la dernière des filles, je vous répondrais encore, que l'honneur que me fait le roi Bohémond, et

que la grâce qu'il m'accorde cette nuit, ne sont pas à vendre pour tous les trésors de l'Empire ! Non, je ne le tuerai pas dans les ténèbres et je lui dirai pourquoi je le fais mourir !

GISA

Que t'a-t-il fait ! Qu'a-t-il pu te faire ?

COLOMBINE

Il a assassiné Arlequin ! Sang pour sang ! Cœur pour cœur !

GISA, qui pendant ce temps s'est levée.

Ainsi, tu étais la maîtresse d'Arlequin ? Le galant était aveugle. Il aurait pu avoir mieux.

COLOMBINE

J'aurais voulu connaître celle qui me l'eût enlevé.

GISA

Ton amour n'était pourtant pas de ceux qui flattent l'orgueil d'un homme !

COLOMBINE

Non ! et pourtant je le tenais ! Il aurait pu goûter un bonheur vulgaire entre les bras d'une reine, mais la noblesse de mon amour le faisait souvenir de sa dignité !

GISA

Ah ! la dignité d'un Arlequin ! De tels gens sont faits pour recevoir des ordres et obéir !

COLOMBINE

Il arrive un moment où l'homme le plus misérable devient maître à son tour, et où la reine s'abaisse jusqu'à n'être plus que sa servante. A ce moment, vous seriez devenue l'esclave d'Arlequin, mais moi, je serais toujours demeurée sa reine !

GISA

Fille impudente, sais-tu bien qui tu as devant toi ?

COLOMBINE

Une femme ! Une femme qui était prête à jouer mon rôle. Vous vous êtes mise sur le même rang que moi et vous vouliez que le roi Bohémond vous prît pour moi. Ah ! mais, même en supposant que j'accepte l'échange, croiriez-vous que le roi serait dupe et pourrait confondre votre baiser avec le mien ?

GISA, se précipitant sur elle.

Tu vas t'en repentir. (Au moment de se jeter sur Colombine, elle s'arrête brusquement.) J'entends des pas ! Il vient !

COLOMBINE, sans voix.

Il vient !

GISA

Pour la dernière fois, écoute : j'accomplirai ton désir, quel qu'il soit !...

COLOMBINE, montrant la porte.

Je n'ai qu'un désir et l'accomplirai moi-même.

GISA

Demain je demanderai à mon père de me livrer ta tête!

COLOMBINE

Comme vous voudrez! mais cette nuit m'appartient! Et maintenant, allez!

Gisa se hâte vers la muraille et disparait par une porte en tapisserie.

SCÈNE IV

COLOMBINE, puis aussitôt ARLEQUIN.

COLOMBINE

Il vient! Personne ne peut plus me l'enlever!... Personne ne peut plus le sauver! Elle reste immobile près de la fenêtre, tenant à la main l'embrasse du rideau. A ce moment, Arlequin, enveloppé dans un grand manteau, paraît sur le seuil. Aussitôt qu'il a fermé la porte derrière lui, Colombine laisse tomber le rideau. A part. Maintenant, il m'appartient! Dans l'attitude du plus profond respect, elle s'avance vers Arlequin, jusqu'à ce qu'elle soit à demi inclinée devant lui. Mon royal maître, je vous remercie d'être venu!

ARLEQUIN

Tu attendais un roi. Je regrette d'être obligé de te détromper. (D'un mouvement brusque, il jette loin de lui son manteau et apparaît dans le costume rouge, bleu, jaune, vert, d'Arlequin ; la batte et le loup passés à la ceinture. Il arrache la perruque de sa tête et la barbe de son visage ; alors, reprenant sa voix naturelle.) Je ne suis qu'Arlequin !

COLOMBINE

Arlequin !.. Mon Dieu !.. Je rêve... Es-tu son spectre ?... Pauvre ombre tourmentée, que demandes-tu ?... Viens-tu crier vengeance, viens-tu affermir mon courage chancelant ? Cher, redoutable fantôme... Mon Dieu ! J'ai peur...

ARLEQUIN

Je ne suis pas une ombre !

COLOMBINE

J'ai vu Bohémond frapper Arlequin ! Arlequin est mort !

ARLEQUIN

Non ! C'est Arlequin qui a frappé Bohémond, et Bohémond est mort !

COLOMBINE

Que dis-tu ?

ARLEQUIN

Je dis que depuis le moment où j'ai détourné sa

main en prévenant le coup qui m'était destiné, je n'ai fait que jouer un rôle, le plus grand de tous mes rôles... et même, hélas ! un rôle comique... Pense, Colombine, j'étais assis sur un vrai trône et je portais une véritable couronne.. Je ne laissais pas à mon peuple le temps de la réflexion : je l'étourdis, je l'éblouis par des cortèges, des banquets, des feux d'artifice, des autodafés, des exécutions, et un tas d'autres choses aussi drôles et aussi amusantes... Et, comme je faisais décapiter beaucoup de monde et que j'augmentais sans cesse les impôts, personne ne doutait que je ne fusse un roi véritable... (Désignant le manteau) Tiens, voilà tout ce qui reste du roi Bohémond.

COLOMBINE, comme en extase.

Arlequin ! Arlequin !

ARLEQUIN

Arlequin !

COLOMBINE

Mais si tu as ainsi agi, pourquoi m'as-tu laissée dans cette détresse, dans cette épouvante ?... Un signe de toi, un regard aurait suffi... J'ai tant souffert... Et soudain, je te retrouve ; mes angoisses disparaissent devant l'ivresse de ma félicité, mon cœur va battre près du tien... Oh ! mon bien aimé...

ARLEQUIN

Arrière, mon enfant... je ne suis pas le Roi. Tu te

mets inutilement en frais de coquetterie .. je ne suis qu'Arlequin, le pauvre hère, et, en cette qualité, je te dis que tu es hypocrite et fausse, et c'est pour te dire cela, que je suis venu...

COLOMBINE

Moi !

ARLEQUIN

Toi-même !... Ce que tu refusais au misérable comédien que j'étais, tu l'accordais au prince que j'étais devenu. Et, pour t'obtenir, il n'eut pas besoin de prier bien longtemps... Faiblesse, mensonge, fausseté... Et quand tu écartais ma bouche de tes lèvres, je croyais à ta pudeur... Tu te réservais pour de plus nobles amours...

COLOMBINE

Mais, écoute-moi... Je vais te dire...

ARLEQUIN

Et, tu te parais avec un soin charmant pour le maître qui devait venir... et tu ne fus jamais aussi belle !...

COLOMBINE

Mais, malheureux, je t'aime... je n'ai jamais aimé que toi...

ARLEQUIN, *froidement*.

Tu m'en donnas la preuve !

COLOMBINE

Je t'aime !... Je me suis découverte à la terrible minute où j'ai cru te perdre...

ARLEQUIN

Tu es prompte aux imaginations romanesques, Colombine... Comment te croirais-je? N'es-tu pas tombée dans le piège que je t'ai moi-même tendu?

COLOMBINE

Aveugle qui ne sait rien, et qui croit tout savoir !... Je t'aime... et jadis, à mon insu, je t'aimais déjà.

ARLEQUIN

Je ne te crois pas !

COLOMBINE

Je te le jure.

ARLEQUIN

Serment de femme qui a peur, à présent, devant celui qui revient !

COLOMBINE

Croiras-tu ce poignard?... Sais-tu quelle œuvre il devait accomplir?... Un amant !.. Bohémond ne serait pas sorti vivant de cette chambre, et les délices qu'il attendait du premier baiser n'auraient été pour lui que les affres de la mort ! De la volupté, oui, j'en aurais eu, mais en immolant ton meurtrier... Com-

prends-tu maintenant ma docilité au caprice royal ? me crois-tu, maintenant ?

ARLEQUIN, avec ivresse.

Ah ! Dieu ! il n'y a donc pas que du mensonge en ce monde !... Colombine... je te crois... Colombine... pardon !... Ah ! la source fraîche au milieu de mon désert de doutes et d'amertumes... Ah ! la chère loyauté de tes yeux, parmi les turpitudes universelles !... Ma Colombine... je t'adore !

COLOMBINE, défaillante.

C'est trop de joie !

ARLEQUIN

Reviens à toi, mon aimée ! m'entends-tu ? la vie nous appelle, l'amour nous appelle, le bonheur et la liberté... Le passé derrière moi disparaît comme un lourd cauchemar... Aide-moi à rire afin que je l'oublie.

COLOMBINE

Toi, toi, je t'ai de nouveau... Qui pourrait t'enlever à mon amour, qui pourrait t'arracher de mes bras ? Tiens-moi, serre-moi contre ta poitrine, fais-moi mal afin que je sente que tu es là !

ARLEQUIN

A jamais !

COLOMBINE, après un silence.

Ainsi, tu as pu soutenir jusqu'au bout ce rôle formidable?

ARLEQUIN

Comme n'importe quel roi! C'est la grande farce de l'histoire du monde! Écoute-moi bien! Moi, Arlequin, j'étais le maître de ce pays. Si j'avais brandi ma batte à la place du glaive, personne ne l'eût remarqué. J'avais fait dorer mon sabre de bois et il avait des airs de Durandal! Du reste, quelqu'un ose-t-il essayer le fil du glaive royal? Mon épée était en bois, mais le peuple croyait que c'était une lame de Tolède!

COLOMBINE

Et personne n'a soupçonné?

ARLEQUIN

Personne! Je jouais mon rôle de roi, aussi bien que n'importe qui, tu peux m'en croire! Je fus, comme le rôle l'exige, populaire et redouté, loué et haï. On m'acclamait sur mon passage et on me montrait le poing quand j'avais le dos tourné. Eh bien! écoute! malgré tout cela, je trouvais que je jouais mon rôle de roi assez bien pour ce pays, mais pas assez bien pour moi-même! Un roi a-t-il déjà abdiqué, parce qu'il se trouvait mécontent de sa propre personne? Je fus un tel roi! Je suis habitué à la sincérité de mon métier: quand je ne suis pas satisfait de la façon dont je joue

un rôle, je l'abandonne. Que cela serve, à l'avenir, de leçon aux rois, mes collègues! Une fois pour toutes, je ne suis pas né pour être roi, mais bien pour être Arlequin!

COLOMBINE

Pour être à moi!

ARLEQUIN

Comme roi, il me fallait opprimer et écorcher mon peuple... être sourd à ses cris. Quand il demandait du pain, lui remplir la bouche avec de la terre, et quand il se piquait aux pointes de mon sceptre, lui enfoncer ces pointes encore plus avant dans les chairs! Il fallait que je fasse pendre les rebelles: or, que suis-je, sinon un révolté moi-même? J'aime à crier si fort que le roi le plus sourd est forcé de m'entendre! Comme roi, j'habitais dans un palais clos, et j'aime à briser à coups de pierres, les vitres des palais!

COLOMBINE

Il me semble que je vis dans un rêve! Raconte-moi ce qui va arriver.

ARLEQUIN

Tu le demandes? J'ai repoussé une couronne afin de pouvoir de nouveau porter ce costume. Je l'ai de nouveau. Et j'ai aussi ma liberté. Tous les chemins du monde nous sont ouverts! Je puis de nouveau rire de tout. Le rire est mon droit! Celui qui fait rire est tout-

puissant. J'enseigne le rire qui renverse les trônes, délivre les peuples et décapite les tyrans. Le rire brise toutes les chaînes. Peuples, apprenez à rire de vos rois, et vous en serez débarrassés ! Ayez le courage de rire, et vous serez libres ! Et, maintenant que je puis de nouveau rire, je me sens redevenir moi-même. Demain, à l'aube, nous partirons en faisant un large pied de nez à tous les grands de ce royaume. Mais, en attendant le jour, veux-tu que nous prenions à la vie, une parcelle du bonheur qu'elle nous offre ? Tu ne m'as pas encore embrassé comme mon cœur le désire. Te souviens-tu de ce que le roi Bohémond te disait ? maintenant c'est Arlequin qui te le dit !

COLOMBINE

Et Colombine répond (elle baisse la tête en rougissant) ce qu'elle a répondu à Bohémond : « Je suis ta servante ! »

ARLEQUIN

Maintenant je suis véritablement roi, et tu es ma reine ! Et l'empire dont nous prenons possession est immense. C'est celui de l'amour. Il est sans limites et sans bornes ! Là, il y a encore, toujours, quelque chose de meilleur que le meilleur. Quand on croit avoir atteint les bornes de l'amour, alors seulement on commence véritablement à aimer ! Quand on s'imagine être aveuglé d'amour, alors seulement on voit clair ! et quand on croit mourir d'amour, alors seulement on

commence à vivre ! (Il l'attire vers lui. Soudain Colombine pousse un cri et s'arrache de ses bras).

COLOMBINE

Grand Dieu ! Que faisons-nous ! Qu'ai-je fait ?

ARLEQUIN

Qu'as-tu ?

COLOMBINE

Arlequin, mon Arlequin bien-aimé, tu es perdu, et par ma faute !

ARLEQUIN

Je ne te comprends pas !

COLOMBINE

Je t'ai attiré dans un piège, cela veut dire, pas toi, mais le roi Bohémond. Tu ne sortiras pas vivant du château. Toutes les issues sont gardées.

ARLEQUIN

Grand Dieu !

COLOMBINE

Malheureuse que je suis ! J'ai donné le signal ! Aucune chance d'échapper !

ARLEQUIN

Pris dans une souricière ! Mais ce n'est pas possible ! La fenêtre ! Il court à la fenêtre, tire le rideau et l'ouvre ; mais

aussitôt il se rejette en arrière. La fenêtre donne sur la cour du château. Elle est pleine de monde ! Tous les gardes ! Tous les grands du royaume ! Ils attendent ! Ils attendent ma mort ! mais ils l'attendront en vain ! Il doit y avoir une issue !

COLOMBINE

Il y a quelque part une porte dissimulée dans la muraille. Elle doit être par ici !

ARLEQUIN, tâte le mur et finit enfin par trouver la porte.

Elle est fermée ! (Il se laisse tomber sur une chaise). Pris ! Perdu ! Condamné à mort ! Juste au moment où la vie s'ouvrait devant nous ! Où je la tenais, où je te tenais toi-même ! Colombine ! Qu'allons-nous faire ?

COLOMBINE

Et tout cela par ma faute ! Peux-tu me pardonner ?

ARLEQUIN

Te pardonner ! Parce que tu as voulu tuer Bohémond ! Il se dresse d'un bond Mais Bohémond est mort ! Que peut vouloir de plus Tancrède ? En aurait-il contre Arlequin ? Je suis de taille à lui tenir tête ! Viens, Colombine, nous allons sortir, et si tout l'enfer nous attend dehors, tant pis ! nous saurons bien nous frayer un passage !

Il marche résolument à la porte et l'ouvre. Derrière, armé de pied en cap, et le glaive nu à la main, se tient Tancrède.

SCÈNE V

TANCRÈDE, ARLEQUIN, COLOMBINE

TANCRÈDE fait trois pas en avant, mais demeure stupéfait à la vue d'Arlequin, qui s'est avancé vers lui et lui fait révérence sur révérence. S'adressant à Colombine et désignant Arlequin :

Qui est cet homme ?

ARLEQUIN, vivement, et sans laisser à Colombine le temps de répondre.

Un rien ! Une ombre ! Je passais. Je repars. Car je serais désolé de vous avoir dérangé, mon noble seigneur. Ne faites pas attention à moi.

TANCRÈDE

Par où es-tu entré ? La porte était gardée !

ARLEQUIN

Par où ? Je ne sais. En tout cas, pas par la porte ! C'est une entrée périlleuse, surtout quand derrière se trouvent des gens tels que vous, armés de glaives.

TANCRÈDE

Drôle ! veux-tu répondre ?

ARLEQUIN, un doigt sur les lèvres.

Chut ! ne vous fâchez pas ! J'arrive, on me prévient qu'on va tuer un roi. Bon ! dis-je. J'offre mes services.

Colombine les accepte. Car il faut que je vous dise, monseigneur : cette pauvre enfant était toute tremblante et ne savait comment s'y prendre.

TANCRÈDE

Enfin, le roi, où est-il?

ARLEQUIN

Le roi Bohémond est entré en effet dans cette chambre, mon noble maître, mais il n'est plus là! (Il heurte du pied le manteau qui traîne à terre.) Voilà tout ce qui reste de lui! Je voulais d'abord donner un grand coup d'épée dans le manteau, mais je n'ai donné qu'un coup de batte, et, en effet, cela a suffi. Le tout s'est aplati par terre, comme une outre vidée. Plus de Bohémond! Plus de roi! Il avait disparu, s'était évanoui comme une bulle de savon qui crève!

TANCRÈDE, fou de rage.

Pour la dernière fois, drôle, veux-tu répondre? qui es-tu? où est le roi? sinon...

ARLEQUIN

Eh bien! voilà, monseigneur! Le roi était amoureux de Colombine : il aurait pu la prendre sans éveiller la colère du jaloux que je suis, c'est-à-dire par des sérénades sous sa fenêtre, par des œillades brûlantes, par des dons de diamants, par des envois de bijoux, par des lettres dans des bouquets, par...

TANCRÈDE

Mort-Dieu! vas-tu continuer?

ARLEQUIN

Du calme, monseigneur! Je continue! Par des lettres dans des bouquets, disais-je! Eh bien! non! parce qu'il était le roi, il crut pouvoir la prendre à mon nez et à ma barbe. Il me savait très chatouilleux et il s'amusait à me chatouiller du matin au soir. Alors, d'un revers de main, pan! je l'ai écrasé comme une mouche!...

TANCRÈDE

Tu as assassiné le roi?

ARLEQUIN

Pardon! Je l'ai assommé! La vue du sang me dégoûte! C'est sale et cela tache!

TANCRÈDE

Misérable! après?

ARLEQUIN

Après? j'ai régné! Vous avez daigné vous-même me reconnaître! mais, peu à peu, le dégoût est venu. Et maintenant, mon oncle, j'ai l'honneur de vous annoncer mon abdication!

TANCRÈDE

Ainsi, tu n'es qu'un comédien!

ARLEQUIN

Oui, mais quel comédien! Vous l'avez dit vous-même, et votre témoignage m'honore. Rappelez-vous vos propres paroles : « Sire, vous jouez admirablement votre rôle de roi! »

TANCRÈDE

C'est pourquoi ton rôle étant fini, il faut que je me débarrasse de toi!

ARLEQUIN

Il est impossible, mon oncle, que vous parliez sérieusement. Voulez-vous donc infliger à l'art une perte irréparable? Songez qu'il n'y a plus, en ce moment, dans le monde, un second Arlequin tel que moi. Je suis un maître comme il n'en existe plus. Vous trouverez facilement des rois, mais très difficilement un second Arlequin, en supposant même que vous puissiez en trouver un!

TANCRÈDE, tirant son épée.

Assez! Trêve de plaisanteries!

COLOMBINE, se jetant à ses pieds.

Grâce, Monseigneur!

ARLEQUIN, qui depuis quelque temps s'est insensiblement rapproché de la fenêtre, faisant un saut vers la croisée.

Je n'accepte aucune grâce! Vous voulez me tuer!

Soit! J'y consens! mais, avant de mourir, je veux parler à mon peuple!

TANCRÈDE, stupéfait.

A ton peuple?

ARLEQUIN

Oui, à tous ceux qui remplissent la cour et lèvent vers cette fenêtre des yeux interrogateurs, aux grands du royaume, aux nobles, aux soldats et à la populace qui entoure le palais!

TANCRÈDE, ironique.

Eh bien! bouffon! que leur diras-tu?

ARLEQUIN

Je leur dirai, que je suis Arlequin, c'est-à-dire un baladin et un pitre, et que j'ai été roi, que j'ai pu être roi ici! je leur dirai, que vous, e sage et le rusé Tancrède, vous avez été pris au piège : que vous m'avez reconnu comme roi, et que vous avez baisé les mains de ma majesté équivoque; je leur dirai, que cette pensée royale, dont vous parlez toujours, vous l'avez avilie et souillée, en faisant asseoir un bateleur de la foire sur les marches du trône; je leur dirai...

TANCRÈDE, à bout de patience et levant son épée.

Meurs!

ARLEQUIN, découvrant sa poitrine.

Bravo! Bravissimo! Tuez-moi! Tuez Arlequin-Roi par la grâce de Dieu! Mais, prenez garde! Plus que le vivant, le mort est à craindre! mon cadavre parlera! Demain, tout le royaume saura la vérité! Cassandre et Brighella iront la crier en place publique. Ce sont de hardis compagnons sur lesquels vous ne sauriez mettre la main. Ils sont depuis longtemps hors du château. Et alors, un rire inextinguible s'élèvera; un rire tel que votre trône s'écroulera! Au contraire, laissez-moi partir: personne ne saura rien, et je vous donne ma parole d'honneur de ne plus jamais revenir dans ce royaume!

TANCRÈDE

Pourtant...

ARLEQUIN

Je n'admets aucune objection. Mon oncle bien-aimé, je suis le maître et je vous tiens. Je suis le maître plus que le jour où j'étais roi, car alors, vous étiez mon égal, et, maintenant, vous tremblez devant moi. Terminons tout ceci. Votre hésitation me peine. Tuez-moi, ou laissez-moi partir.

TANCRÈDE, après un silence.

Allez! vous êtes libres! Il ouvre la porte du fond: on aper-

çoit un corridor plein de soldats armes. Parlant au capitaine, a qui il a fait signe de s'avancer :) Laissez passer !

ARLEQUIN

Adieu, mon noble maître ! Adieu, mon beau royaume ! je descends de mon trône ! Que dis-je ! non ! Je ne descends pas ! Je monte vers la liberté ! Viens, Colombine !

Ils s'en vont tous deux, bras desssus, bras dessous. Tancrède, resté dans la chambre, s'approche de la fenêtre, les bras croisés.

TANCRÈDE, après un silence.

Le drôle a raison ! Le peuple ne doit jamais apprendre qu'Arlequin a été roi, a pu être roi ici.

SCÈNE VI

TANCRÈDE, GISA, EZZO

GISA

Est-il mort ? Laissez-moi le voir ! Et accordez-moi la tête de Colombine !

TANCRÈDE

J'ai donné ma parole aux comédiens qu'ils seraient

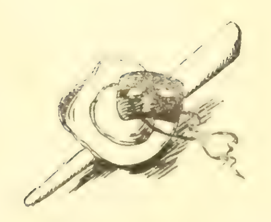
libres... et, Bohémond est mort. Mais tu viens trop tard. J'ai fait emporter le cadavre. *(Il va à la fenêtre et étend la main au dehors.)* Écoutez-moi, nobles de ce pays. Le roi Bohémond est mort. Vive le roi Ezzo!

On entend en bas un tonnerre d'applaudissements. Ezzo va à la fenêtre et salue avec une joie enfantine et niaise.

TANCRÈDE, *tirant le glaive qu'il étend au-dessus de sa tête.*

Vive Ezzo, roi par la grâce de Dieu!

FIN



SAINT-DENIS
IMPRIMERIE H. BOUILLANT
20, RUE DE PARIS, 20

DANS LA MÊME COLLECTION

à 2 francs le volume

JULES RENARD

Poil de Carotte

ABEL HERMANT

La Philippine

JULES RENARD

Le Plaisir de Rompre

MICHEL PROVINS

L'Ecole des Flirts

JULES RENARD

Le Pain de Ménage

O. MÉTÉNIER & R. RALPH

Son Poteau

JEAN BERLEUX

Carrier, Horloger-Bijoutier

FRANCIS DE CROISSET

Qui trop Embrasse...

5377. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.